

PG
1 200
.A77
1514

U d/of OTTAWA



39003002382157



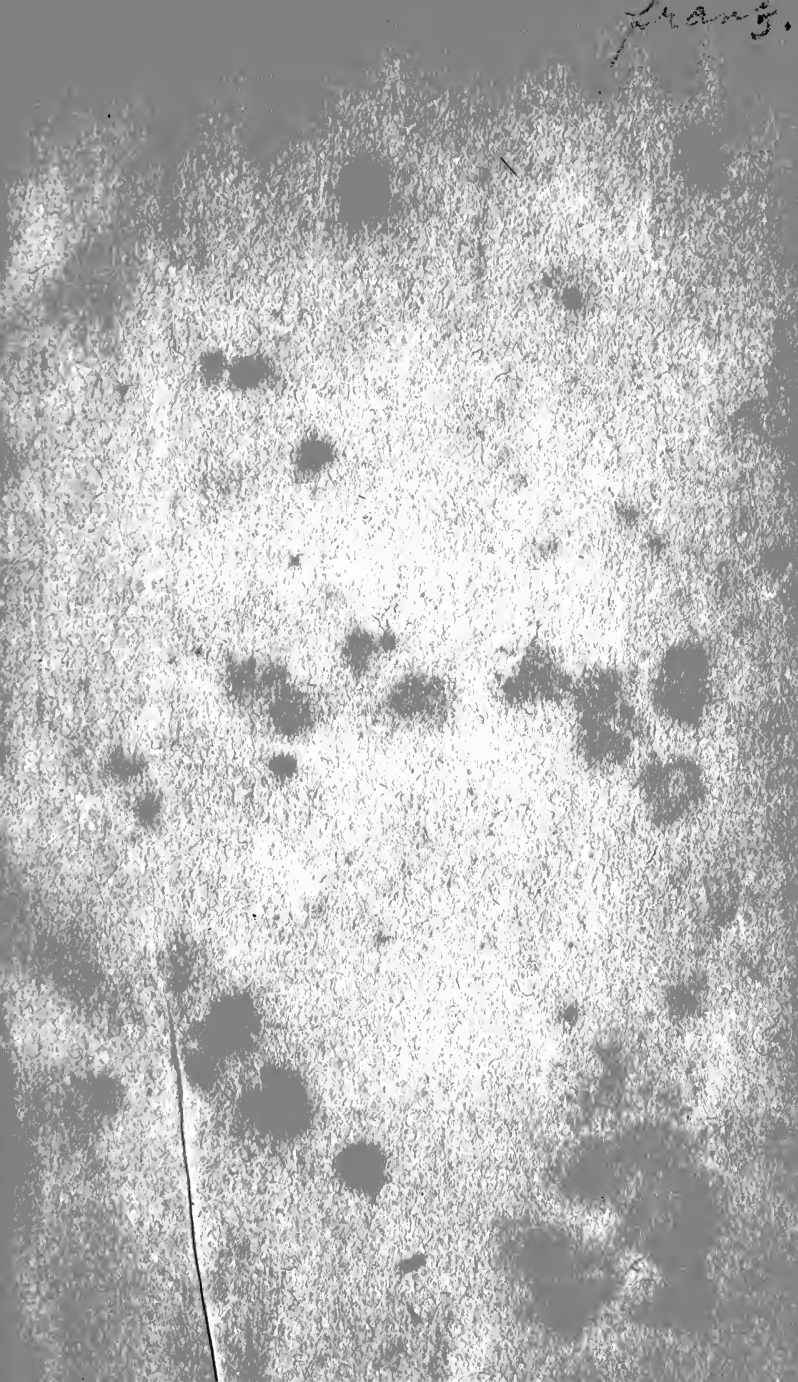
174

LIBRARY
OF THE
MUSEUM OF
ART AND HISTORY
NEW YORK

APR 3 1960

Universitas
BIBLIOTHECA
Ottaviensis

Frang.





TIBÈRE,

TRAGÉDIE.

PRIX DE CET OUVRAGE : 2 fr. 50 cent.

DU MÊME AUTEUR.

THÉÂTRE COMPLET, 3 vol. in-8° de 400 pages chacun, orné du portrait de l'auteur, publié pour la première fois par ses héritiers; précédé d'une *Notice*. Prix, 18 fr. et 20 fr. par la poste.

TABLEAU HISTORIQUE DE L'ÉTAT DES PROGRÈS DE LA LITTÉRATURE FRANÇAISE depuis 1789; 1 v. in-8°. Prix, 6 fr.

FRAGMENS D'UN COURS DE LITTÉRATURE A L'ATHÉNÉE, 1 vol. in-8°. Prix, 6 fr.

POÉSIES DIVERSES, 1 vol. in-8°. Prix, 6 fr.

TIBÈRE,
TRAGÉDIE
DE M.-J. DE CHÉNIER;

AVEC

UNE ANALYSE
DE CETTE PIÈCE,

PAR M. NÉPOMUCÈNE LEMERCIER,
MEMBRE DE L'INSTITUT.

La Représentation n'a pas encore été autorisée.



A PARIS,

AU MAGASIN GÉNÉRAL DE PIÈCES DE THÉÂTRE.
CHEZ J.-N. BARBA, LIBRAIRE,
ÉDITEUR DES OEUVRES DE PIGAULT-LEBRUN,
PALAIS-ROYAL, DERRIÈRE LE THÉÂTRE FRANÇAIS, n^o. 57.

1819.



Digitized by the Internet Archive
in 2010 with funding from
University of Ottawa

PQ
1966
.A77
1819

ANALYSE

DE TIBÈRE (*).

S'IL est vrai que la réputation des hommes ne soit justement évaluée qu'après leur mort, c'est surtout à l'égard de ceux qui ont parcouru leur carrière au milieu des partis que multiplient les révolutions politiques. Là, les meilleurs titres étant sans cesse contestés par les haines qui deviennent sitôt les alliées de l'envie, et sans cesse défendus contre les attaques par le zèle exagéré de l'enthousiasme, perdent leur poids réel dans l'opinion : elle flotte incertaine aux yeux des contemporains que trompent mille influences

(*) REVUE ENCYCLOPÉDIQUE. Premier volume. — On souscrit, pour ce Recueil qui paraît chaque mois, à Paris, chez Baudouin frères, rue de Vaugirard, n° 36. Prix, 42 fr. pour Paris, et 45 fr. pour les départemens.

contraires. Mais, l'homme meurt ; l'inimitié particulière qui lui survit , se sent étouffée par la voix publique , et dès-lors la balance est saisie par la postérité qui fixe équitablement le prix des actions et des ouvrages.

Observons aussi que l'admiration ou la censure contemporaine , trop hâtive et par conséquent capricieuse, presque locale et , en quelque sorte, personnelle, n'a point encore le caractère d'un jugement général. Celui qui prononce son avis sur un fait ou sur un livre, à l'instant de sa publicité, n'expose qu'une critique isolée, partielle, pièce qui peut sembler fautive et récusable, pièce soumise elle-même à revision ; mais le lent examen des choses sur lesquelles la réunion de tous les esprits a eu le temps de délibérer, confirme un arrêt unanime, d'autant moins susceptible d'erreur que celui qui le rédige ne fait que transcrire les idées et les sentimens de tous. Il n'impose pas ses propres pensées au lecteur : il constate simplement les décisions du goût universel.

Je m'honore d'être chargé d'une tâche si agréable à remplir, relativement à la publication complète des Œuvres dramatiques de CHÉNIER, qui fut l'un de mes plus illustres

collègues à l'Institut de France. Le précieux recueil de ses pièces de théâtre se compose à la fois des *huit tragédies* qu'il a fait représenter, puis imprimer aux époques des succès qu'elles obtinrent presque toutes pendant sa vie, et en outre, de *cinq ouvrages posthumes*, suivis de quelques fragmens. Je diviserai donc le compte que j'en dois rendre en deux parties : l'une concernera ce que l'auteur a publié de son vivant ; l'autre ce que ses héritiers publient en son nom. Dans la première, il me suffira de reproduire, en de succinctes analyses, les raisons sur lesquelles le public entier a définitivement fondé le renom mérité du poète : à celle-ci s'appliquent les maximes que j'énonçais en commençant sur les justes appréciations qui ne s'établissent qu'à la longue. Dans la seconde partie, la nouveauté des objets que j'expose, me contraint à devancer les opinions qui ne sont pas encore formées, à déduire les miennes, à les accompagner de mes propres remarques et de celles des personnes éclairées que j'ai consultées, comme les plus capables de prévoir les décisions générales par leurs vives lumières. Toutefois, en songeant qu'un peu de pratique m'a révélé les secrets de la théorie théâtrale,

que les règles de l'art sont essentiellement applicables, dans un même genre, aux diverses formes des inventions originales ou des imitations, que le beau reconnu sert à découvrir le beau inconnu, que les effets produits sont les points de comparaison avec les effets à produire; que, d'ailleurs, les qualités du style de Chénier, sa méthode, sa philosophie sont des choses déjà jugées dans ses écrits antérieurs à ceux qu'il n'a pu nous offrir lui-même; enfin, me sentant assez appuyé dans ma marche, étranger à tout esprit de parti, sûr de n'être pas aveuglé par les préventions qu'il inspire, j'ose espérer que mes éloges, ou mes motifs de restrictions dans mes louanges ne manqueront point de solidité. Je me flatte même que l'assentiment public approuvera mes jugemens, et que j'éprouverai la douceur d'avoir pressenti les nouveaux suffrages qui vont agrandir la célébrité de Chénier, dont les travaux me paraissent une brillante réfutation de tant de vains discours, où l'on impute un caractère de décadence à la haute littérature française.

On n'entendra pas, sans doute, que je le mette en parallèle avec le sublime et profond Corneille, ni que je l'éleve à l'égal du pur et

admirable Racine, ni que je lui assigne une même place qu'au brillant Voltaire : tous trois gardent les prééminences de leur rang. Chénier, qui n'a point la perfection poétique de l'auteur d'Iphigénie, ni le grand éclat de l'auteur de Mahomet, me semble dignement s'asseoir avec les premiers du second ordre, c'est-à-dire entre Ducis et Crébillon, qui, moins corrects, moins sévères que lui, mais plus pathétiques, ont parfois atteint à des beautés supérieures.

Hâtons-nous de rechercher en lui ce qu'il ne doit qu'à lui-même, ce qui lui est propre, ce qu'il a créé de totalement original : car, l'invention dans le sujet, dans l'ordonnance et dans le style, signale seule un vrai poète ; et je me saisis d'abord de son *Tibère*, tragédie en cinq actes, qui me paraît le plus émineinment lui assurer l'unanimité des suffrages par une composition forte, grave et régulière. Si l'on juge cette tragédie d'après les lois de l'art, tant sous le point de vue classique que sous le rapport d'un noble effet théâtral, c'est, sans doute, la meilleure qu'il ait faite : et je ne balance point à prédire qu'au jour où le public la verra bien

jouée, il l'estimera comme étant son chef-d'œuvre.

De tous les fléaux, la tyrannie est le plus odieux pour les hommes entièrement hommes : de toutes les images qu'on leur en peut tracer pour la leur faire haïr, celle qui en découvre le mieux les profonds artifices, est la plus salutaire et la plus morale. Chez les peuples dont l'esclavage est immémorial aussi-bien que le despotisme consacré qui les abrutit, l'oppression, graduée de rang en rang jusqu'à la plus abjecte servitude, n'offre que l'aspect d'un ordre avilissant qui fait peu sentir ce qu'il a de dénaturé, parce que le mal s'y opère sans choc au sein d'un calme trompeur ; mais, l'opposition qui se débat et meurt sous les efforts de l'usurpation qui l'enchaîne et la tue, forme un intéressant contraste entre le vice et la vertu, dont Chénier voulut montrer la lutte déplorable. Dans ce dessein, quel sujet mieux choisi que le sien ? où le mieux placer qu'à Rome et qu'à la cour du plus perfide empereur ? Le seul nom des Romains semble personnifier la liberté toute entière ; le seul nom de Tibère est devenu celui de la tyrannie même. Son insidieuse physiono-

mie , profondément burinée par le plus pénétrant des historiens , animera ses traits affreux à côté de celle de l'adulation vivante dans Séjan , ambitieux et servile exécuteur de ses attentats contre la gloire publique immolée dans la personne de Germanicus. Tel est le fond de la pièce dont nous allons développer les formes.

Suivons la trace de ce beau plan. La scène s'ouvre par l'entretien de Pison avec son fils Cnéius , à qui ce sénateur demande si l'arrivée d'Agrippine a précédé son retour dans Rome , et si déjà cette illustre veuve de Germanicus , mort dans la Syrie au milieu de son camp , a porté son accusation contre les auteurs du trépas de son époux ;

- « Que disent l'empereur et sa mère Livie ?
- » Séjan même avec eux menace-t-il ma vie ,
- » Et de Germanicus tous les persécuteurs
- » De son ombre aujourd'hui sont-ils les protecteurs ? »

Ces mots exposent l'action : bientôt on s'aperçoit que Pison , complice soupçonné d'un infâme coup-d'état , craint que l'empereur ne le sacrifie à la vengeance d'Agrippine , pour détruire , en le perdant , le témoin du forfait qu'il l'a chargé de commettre. Les discours de Cnéius signalent les espérances que le peuple romain

avait conçues du héros dont il pleure la perte. Les réponses de Pison expliquent la progression de son asservissement personnel, qui commença sous Auguste dont il fut le courtisan, et qui continua sous le règne suivant.

- « Son successeur Tibère, en ce même palais,
- » Me retint, m'opprima sous d'horribles bienfaits.
- » Là, du nouveau tyran j'ai connu l'âme altière :
- » J'ai vu les chevaliers, le sénat, Rome entière,
- » Tout l'empire, à l'envi, se faisant acheter.
- » Briguer la servitude et s'y précipiter. »

On retrouve dans ce dernier vers l'expression de Tacite, dont l'auteur rappelle encore le style énergique, en retraçant les funérailles de Junie.

- « Entre tous les héros qui, présents à nos yeux,
- » Provoquaient la douleur et la reconnaissance,
- » Brutus et Cassius brillaient par leur absence. »

La suite des confidences du père et du fils conduit le premier à l'aveu de la honte qui l'accable et qui lui ravit tout espoir de s'en relever.

- « Dût un jour la liberté renaître,
- » Je n'en jouirai plus; j'ai fléchi sous un maître :
- » A vivre en le servant je me suis condamné,
- » Soumis au bras d'airain qui me tient enchaîné. »

Remarquons premièrement la simplicité de cette exposition, et le rang des personnages par

lesquels elle est faite. On y voit soudain que tout le peuple assujetti ne peut plus résister à l'injustice, puisqu'un noble sénateur qui parle, ne saurait plus lui-même s'en affranchir; que néanmoins ce peuple dans les fers intimide encore ses oppresseurs, en réclamant ses droits et en exprimant son amour pour un chef qu'il croit citoyen; tandis qu'un grand, dont la race remonte à Numa, tandis qu'un descendant des Calpurniens s'est ignominieusement rangé dans la foule des instrumens d'une grandeur inique. L'esclavage général peut-il se manifester mieux, que par l'empressement des anciennes familles à briguer un joug détesté de tous ceux qui reçoivent d'elles, non les exemples de fierté qu'ils en attendent, mais d'une bassesse qui les confond?

Bientôt paraît Tibère, tyran de l'empire, suivi de Séjan, tyran de sa cour : leur inséparable présence les caractérise tous deux. Le sombre ministre alarme la sécurité de son maître au récit pompeux du retour d'Agrippine, entraînant partout sur son passage l'immense concours des adorateurs du guerrier dont elle montre les trois enfans en pleurs sur son char, et dont elle porte l'urne sur ses genoux. Les beaux

vers de ce récit sont conformes à l'élégance des quatre que je vais citer.

- « Elle entre : son cortège est bientôt Rome entière ;
 » Et l'ombre du héros, près d'une épouse altière,
 » Semble, se réveillant sous l'airain sépulcral,
 » S'énergueillir encor de ce deuil triomphal. »

Chaque trait porte coup dans l'esprit de Tibère, qui témoigne une douleur étudiée, et qui, demeuré seul avec son confident, et ne se relâchant qu'avec lui de sa contrainte, dévoile sa terreur en prononçant ce vers notable :

- « Germanicus est mort, mais non sa renommée. »

Paroles caractéristiques des tyrans ; car il ne suffit pas à leur jalousie prévoyante d'éteindre la vie d'un rival futur, s'ils n'en peuvent souiller ou étouffer la gloire. Celui-ci, non content de s'être immolé son concurrent, porte envie à son ombre, et le poursuit jusques dans la tombe. Il redoute ce que Tacite nommait *dicacitas plebi*. Rome va murmurer, dit-il :

- « Elle brigue sa honte, et sa honte l'irrite. »

Incapable de remords, mais toujours susceptible d'effroi, l'inquiétude qui le condamne à

se soustraire aux regards publics , est parfaitement exprimée.

- « Rome par ses clameurs , même par son silence ,
- » De mes secrets périls m'avertit chaque jour ,
- » Et, loin de tous les yeux , me bannit dans ma cour. »

Son supplice va s'accroître au milieu du sénat convoqué dans son palais, où la fière Agrippine, accompagnée de tous ses enfans, étale la solennité de sa douleur mêlée de ressentiment, douleur non-seulement plaintive, mais accusatrice, douleur qui n'éclate pas tant par les larmes que par les menaces, et dont les lamentations fastueuses, où sont répétés les héroïques discours de son époux, ont moins pour objet d'attendrir les cœurs sur son veuvage, que de susciter les arrêts vengeurs de la justice. Son désespoir dénonce Pison. Il tente de se disculper; elle lui montre la cendre de Germanicus, il interpelle ses mânes contre Pison qui s'écrie :

« Tibère ! entendez-vous ? »

Exclamation involontaire qui jette un tragique rayon de lumière sur la complicité de l'empereur. Sa dissimulation écarte l'agent des dissensions de l'armée et de la mort d'un fils adoptif qu'il feint de pleurer et de vouloir

venger lui-même. Il a commandé le forfait que Pison a commis, et dont la voix d'Agrippine réclame le châtement ; mais le courroux éloquent et la juste poursuite de cette veuve auraient trop d'éclat : il ne veut pas qu'elle recueille le fruit du crime qu'il a commandé, en cultivant les ressentimens qu'il inspire, ni qu'elle hérite de l'honneur du héros sacrifié, en faisant punir ses ennemis. Quel moyen lui suggèrera sa prudence ? Celui de changer, à la faveur d'une loi, l'organe de l'accusation, de suppléer aux accens trop solennels d'Agrippine par ceux du vil Fulcinius, personnage indispensable dans le tableau d'une telle cour, puisque c'est un délateur vendu, flétri, que le prince a fait asseoir parmi les membres du sénat. Le choix d'un si méprisable défenseur de la cause intentée contre Pison, obscurcira les imputations, infirmera les griefs, diminuera la valeur des plaintes d'Agrippine, et laissera Tibère libre de perdre ou de sauver l'accusé. D'ailleurs, une artificieuse précaution pour la paix de l'empire et l'intérêt de l'équité, ne permettront point que les débats soient livrés à la véhémence des tribunaux populaires ; on renfermera ce procès auguste dans le conseil secret des Pères conscrits. Chacun garde

le silence ; et quand Tibère affecte de déplorer le sort du noble Pison, et de s'étonner qu'il n'ait déjà plus de défenseurs, on entend le jeune Cnéius lui répondre en s'élançant sur la scène :

« Il lui reste son fils. »

La touchante harangue qu'il adresse aux sénateurs respire la vertu, l'amour filial et le respect des chagrins d'une illustre veuve, pour laquelle il sait accorder les plus nobles déférences avec les expressions du zèle qui l'enhardit à défendre son père. La réplique d'Agrippine ne cède point en dignité généreuse à ces beaux sentimens. Aussi le tyran, contraint à louer des combats de grandeur qui lui font ombrage, se hâte de réprimer ces mouvemens de la nature soulevée autour de lui ; et prompt à faire taire le bruit des afflictions qui l'importunent, il dissout l'assemblée, en prescrivant à tous de surmonter les regrets à son exemple, et d'honorer Germanicus par l'effort d'un courage digne de lui.

- « Il blâmerait lui-même un long abattement.
- » Les princes, les héros, ces astres d'un moment,
- » Vont s'éteindre à jamais dans la nuit éternelle ;
- » Mais Rome leur survit ; Rome est seule immortelle. »

Le développement politique de cette époque

du despotisme impérial ne ralentit point, au troisième acte, le cours de l'action. Tibère, long-temps sage gouverneur de Rhodes, général vainqueur chez les Parthes et dans l'Illyrie, étudia dès sa jeunesse les mouvemens des armées et des villes : il apprit comment les factions perpétuent les murmures, et interprètent les sévérités du pouvoir, érigent les rebelles en vengeurs, leurs partisans en vertueux opprimés, et leurs chefs en idoles. Il sait avec quel art elles en exagèrent la réputation et les souffrances dans le souvenir, pour qu'à défaut de patrons qu'ils n'ont plus, mille cliens égarés s'arment au nom de fantômes, pour que les cris élevés contre des proscriptions supposées, leur prêtent ensuite des raisons plausibles de proscrire. Ces fausses lamentations des partis, qui glacent la compassion méritée et qui déshonorent les accens du malheur, ces exaltations menteuses, ces impostures qui éternisent les troubles des Etats et qui ne sont que les imitations intéressées des douleurs produites par les vraies calamités publiques, Tibère, qui en mesura tous les dangers, ose, après son attentat, les attribuer au sincère désespoir d'Agrippine qu'il a consternée d'un réel sujet de pleurs. Il

lui reproche l'appareil de son deuil, la durée de ses soupirs, la pitié que les cités lui montrent, le cortège des fils qui la suivent, et les prières qu'elle lui adresse en faveur de leurs droits de fraternité avec Drusus. Les démonstrations de la fierté maternelle qui l'anime tendrement pour eux, ne paraissent à Tibère que celles d'un orgueil jaloux de les élever à l'empire. Ses soupçons envéniment le langage de tous les transports naturels. Tout aigrit son ame basse. A peine se retrouve-t-il seul avec Séjan, qu'il lui parle du jeune Caius, qu'une mère éplorée vient de recommander à son adoption : cet enfant que déjà l'aveuglement du peuple idolâtre par avance, à titre d'héritier d'un héros, ce monstre naissant dont il a pénétré la méchanceté, plaît à sa rage pour lui succéder sur le trône.

- « Puisse Rome, en effet, tomber entre ses mains !
- » Ma haine avec plaisir le conserve aux Romains.
- » Timides artisans des discordes civiles,
- » Rebelles en secret, publiquement serviles,
- » Du sein de leur bassesse, ils osent m'outrager ;
- » C'est en me succédant qu'il pourra me venger.
- » Écrasés par le fils, ils maudiront le père,
- » Et, sous Caligula, regretteront Tibère. »

Séjan se montre son émule exécration, en

l'invitant, pour l'honneur de l'Etat, à prolonger son règne, en lui confirmant qu'il a pour soutiens l'or, les dignités et les proscriptions, en lui déroulant une liste de lâches suppôts, desquels il acheta les délations passées et futures, qui le servirent déjà contre Silius et Silanus, et qui l'aideront à faire des coupables de l'historien Crémutius, dont il redoute le témoignage devant la postérité; du poète Scaurus, de qui les tragédies frappent d'allusions sa conscience épouvantée, et de tous les citoyens qui méprisent encore la foule avilie dont les pensées lui sont vendues. Car nulle particularité de sa lâche surveillance n'est omise; et chacun de ces détails est si bien touché dans la pièce, qu'ils ne dégradent point la noblesse du cothurne.

Ici commence une des plus belles scènes entre l'empereur et Pison : ce courtisan menacé de périr par la loi de l'Etat qu'il a bravée d'après l'ordre de son maître, effrayé de voir son collègue Séjan s'armer pour Agrippine, leur commune adversaire, par l'effet de ces infidélités habituelles entre les agens du despotisme; enfin, réduit par le désespoir à essayer les moyens de la témérité devant l'empereur qui veut le payer

légalement de ses services par un procès capital; ce courtisan, dis-je, victime de son zèle honteux, engage avec lui la conférence la plus hardie. Là, chaque interlocution, chaque répartie tend au but le plus moralement dramatique, ainsi qu'à la peinture des mœurs de Rome. On y voit l'empire fortifier ses abus des lois judiciaires de la république, et surtout en conserver l'influence des accusations. Nous n'aurons besoin que de citer quelques fragmens de cette scène pour en faire admirer la vigueur et la beauté.

PISON.

« César, faut-il aussi punir tous les coupables?

TIBÈRE.

» Sur des preuves? Sans doute. Ainsi le veut la loi.

PISON.

» César sera puni.

TIBÈRE.

Qui l'accuserait?

PISON.

Moi,

» Ses ordres à la main. Je les ai.

TIBÈRE.

Téméraire!

» Vous les avez gardés?

PISON.

Je connaissais Tibère.

TIBÈRE.

» Et des audacieux connaissez-vous le sort?

PISON.

» Vous ne pouvez, César, commander que ma mort.

» On verra si Pison brave les destinées,

» Ou s'il a dans les camps perdu quarante années. »

Et plus loin, le malheureux persévérant dans le projet d'entraîner en sa chute un monstre dont les horreurs ont lassé son esclavage :

« Tibère osant pleurer les malheurs qu'il a faits,

» Sur ses propres agens punirait ses forfaits!

» Non, vous ne l'aurez point ce sanglant privilège.

» Il faut que de Pison le juge sacrilège,

» Plus fidèle aux devoirs qui lui sont imposés,

» Descende en criminel au rang des accusés.

TIBÈRE.

» Je n'y descendrai point, je saurai vous confondre;

» Et déjà, d'un coup-d'œil, je pourrais vous répondre.

» Si l'on hait ma puissance, elle inspire l'effroi.

PISON.

» J'abandonne mes jours; elle a fini pour moi.

TIBÈRE.

» Non, vous avez un fils, vous la craignez encore. »

Trait admirable, qui rouvre la source de la terreur et de la pitié dont se remplit le reste de

l'ouvrage. Par ces seuls mots, l'action est renouée, et l'intérêt accru. Pison, révolté d'un opprobre qui enveloppe jusqu'aux derniers membres des familles, persiste dans sa résolution : ses adieux remettent la vengeance à demain. Un seul hémistiche clot ce débat terrible... Adieu! dit Tibère!

Demain!.... la nuit me reste. »

Et Séjan survient. L'empereur lui ordonne de faire périr son ennemi dans une sédition simulée, à laquelle les ressentimens d'Agrippine serviront de prétexte. Les ressorts du soulèvement et la promesse des salaires qu'il doit aux subalternes auteurs du crime, fournissent matière à un dialogue précis et frappant.

SÉJAN.

« Natta, Balbus, Afer, nos zélés orateurs?

TIBÈRE.

» Du crédit, des emplois d'édiles, de questeurs.

SÉJAN.

» Les agens plus obscurs d'une émeute docile?

TIBÈRE.

» De l'or.

SÉJAN.

Fulcinus?

TIBÈRE.

La préture en Sicile.

SÉJAN.

» Et les cris importuns de ce peuple odieux ?

TIBÈRE.

» Du pain, les jeux du cirque, un sacrifice aux dieux. »

Ainsi, les trésors de l'État, ses magistratures, ses honneurs, les biens des proscrits, la nourriture même de la classe indigente, deviennent le butin des scélérats et les récompenses des forfaits que les arts et que la religion consacrent. Quelle rapide image des résultats de la tyrannie. Celui qui l'exerce n'ignore pourtant pas l'art de la rendre aimable et de parler le langage de la vertu au sensible Cnéius, qu'il honore d'une audience intime, afin de mieux cacher ses rigueurs envers son père. Il se couvre habilement des dehors d'une simplicité modeste aux yeux du jeune homme qu'il accueille ; il le dispense de le nommer seigneur.

« C'est aux rois que ce titre convient.

» Ah ! laissez prononcer aux esclaves d'Asie

» Les noms avilissans qu'obtient la tyrannie.

» Je ne commande point, j'obéis à la loi ;

» Et je suis à l'État ; l'État n'est point à moi.

.

» Vous servirez, Cnéius, un pouvoir légitime

» Mieux que les courtisans, par intérêt soumis,

» Amis de la grandeur, mais des lois ennemis,

- » Et qui , toujours du prince étudiant les vices ,
» Lui vendent des forfaits qu'ils nomment leurs services. »

Une si amère satire acquiert la plus grande force dans la bouche du personnage : aucun autre n'eût mieux exprimé les dégoûts que lui-même éprouva de l'abjection à laquelle il réduisit les hommes. Chénier reproduit partout ce que Tacite nous en retraçait , en ces termes : *La route devait être bien étroite auprès d'un maître qui haïssait la liberté autant qu'il méprisait la flatterie.* La candeur de Cnéius n'est point assez novice, assez vulgaire pour se prendre au piège que lui tendent ses faveurs : elle déclare , au sortir de ce frauduleux entretien, qu'elle a vu *Tibère tout entier.* Elle implore la générosité, la clémence d'Agrippine, et lui arrache le serment de retirer l'accusation portée contre son père, d'avance condamné par un conseil esclave. Le sublime tempéré qui soulage les âmes en cet endroit, y fait régner une sorte d'admiration, au spectacle du noble et attendrissant accord qui se forme entre la veuve désarmée et le fils suppliant. Après la fatigue d'avoir été témoin des traités entre les persécuteurs qui se liguent, on aime à écouter ceux qui rapprochent les persécutés que réconcilient

leurs mutuelles infortunés. Mais, vains efforts de la piété du jeune homme ! son père est ramené par la crainte, à la nouvelle d'une entrevue de Cnéius avec Tibère.

« Je tremble, ô mon cher fils ! le tyran te caresse ! »

Ce beau vers porte en soi son commentaire, et le sens profond qu'il contient y rejailit avec clarté. Jusqu'ici, mon goût n'a trouvé que des occasions de louer. J'aurais pu citer encore plusieurs morceaux excellens, détacher d'autres vers brillans de concision, tels que celui du premier discours de Pison au souverain proscripateur :

« Mes jours sont-ils donnés, mes biens sont-ils promis ? »

Explication si courte de l'appât que la haine offrait à la cupidité pour multiplier le nombre des victimes. Dans la scène entre Agrippine et Cnéius, ai-je noté ce vers accusateur de la corruption des milices de l'empire ?

« Les soldats de Tibère, et non de la patrie. »

Juste signalement des armées de la république, que leur esclavage avait dépouillées de la dénomination nationale qui les attachait à la gloire commune, et qui étaient devenues les troupes mercenaires d'un seul homme. Après l'examen

de tant de choses irréprochables, ne craignons point d'altérer l'estime due à cette tragédie, en marquant la faiblesse de la scène qui termine le quatrième acte. L'ouvrage est assez fort pour supporter les critiques, et le blâme de l'impartialité rehausse d'autant plus les éloges qu'elle en fait.

Dans le lieu que nous désignons, le fonds est bien placé; mais il est mal mis en valeur. Quoique l'imperfection n'y résulte que d'une absence de beautés, cela me paraît une faute essentielle. Cnéius croit que son père a seulement été compromis par les discordes militaires suscitées dans le camp du héros pour lequel Agrippine réclame la vengeance : son devoir est de plaider la cause paternelle; mais Pison refuse la grâce que lui accorde la veuve de Germanicus, parce qu'il fit empoisonner son époux : ses remords le déclarent coupable, et cet aveu lui est arraché par le scrupule d'impliquer Agrippine dans ces complots, par le cri de la conscience, par l'impossibilité d'échapper aux coups que lui préparent ses ennemis; et surtout par le désir d'offrir une réparation solennelle en exemple à son fils qu'il veut enchaîner à la vertu pour qu'il fasse renaître

l'honneur de sa race. Cet aveu terrible forme une puissante péripétie dont le ressort doit agir dans l'ame de Cnéius. Voilà ce qu'il fallait amplement déployer; voilà ce qui fournissait toutes les ressources de l'éloquence du sentiment; voilà ce qui exigeait l'abondance du pathétique. Quel spectacle à la fois plus instructif et plus touchant! c'était une leçon politique très-bonne, que la déclaration forcée d'un ministre d'attentats tombé dans la dernière disgrâce par un crime qu'il exécuta pour monter au comble des faveurs, et détrompé de ses illusions à la vue de la hache des licteurs levée sur sa tête. C'était une instruction très-morale que le dévouement filial de Cnéius partageant le malheur et les périls d'un père criminel, et l'encourageant à mourir avec lui pour le salut de la patrie et pour la révélation des ordres d'un tyran. L'idée première, la racine de cette situation originale appartient tout entière à Chénier: son art en fait sortir un dénouement très-beau qui lui attirera plus d'un imitateur; mais la gloire de l'invention lui restera. Tous les élémens de cette donnée tragique sont convenablement posés et préparés: il ne manque à leur emploi que la chaleur et l'élévation

poétiques ; elles les eussent fécondés, accrus et colorés : car, maniés par Corneille qui en eût creusé la profondeur, ou soutenus de l'énergie et du feu de Ducis, rien n'eût été plus dramatique. Ceci démontre en quoi les qualités de Chénier sont restreintes à de certaines bornes. Son talent, comme je l'ai dit, atteint à la hauteur des plus grands esprits, mais non à la sublimité du génie des grandes ames. Il passe rarement les limites de l'ordre et de la raison exacte ; il ne va jamais jusqu'à l'extraordinaire dans lequel brillent les passions que doit respirer Melpomène.

Le style de l'auteur suit la mesure de ses conceptions : on le distingue à l'arrangement, à la propriété des termes, toujours soumis au tour philosophique de ses pensées. Sa versification est sage, correcte, ferme, et même élégante, mais un peu froide et moins passionnée que celle qui reluit sur le noble tissu des rôles de Britannicus, pièce historique du même genre. On ne remarque point, dans la sienne, ces figures, ces méthaphores heureuses, ces hardiesses cachées, qui ajoutent tant de couleurs aux formes du langage. Néanmoins, la pureté, la convenance, la gravité, la concision caracté-

risent un écrivain de la bonne école. Une exquise justesse lui fait rejeter toute emphase et tout appareil déclamatoire. Toujours raisonnable, toujours fort de choses, il les rend quelquefois plus fortes par l'expression, et par le bon choix de l'acteur qui doit les dire. C'est ainsi qu'il place dans un monologue de Tibère l'image la plus vigoureuse de l'esclavage public, dont l'excès l'étonne.

- « Quel prestige maintient cet empire suprême ,
- » Pesant pour les sujets, pour le tyran lui-même ?
- » Un seul, maître de tous, ordonnant de leur sort,
- » Et promettant la vie ou prescrivant la mort !
- » Un seul ! et les Romains tremblent devant un homme !
- » Les Romains !.. où sont-ils ? Dans les tombeaux de Rome. »

Et plus loin, envisageant la sujétion des principaux corps qui délibèrent sous ses yeux, dans sa chambre, et dont son souffle dicte les décrets :

- « Mais, que sont désormais les pères de l'État ?
- » Un fantôme avili qu'on appelle Sénat.
- » O lâches descendans de Dèce et de Camille !
- » Enfans de Quintius ! postérité d'Émile !
- » Esclaves accablés du nom de leurs ayeux ,
- » Ils cherchent tous les jours leurs avis dans mes yeux ,
- » Réservent aux proscrits leur vénale insolence ;
- » Flattent par leurs discours , flattent par leur silence ,
- » Et craignant de penser, de parler et d'agir ,
- » Me font rougir pour eux, sans même oser rougir. »

Je ne crains pas d'assurer que ce passage est comparable aux meilleurs fragmens des grands maîtres. Pas une faute ne dément le caractère artificieux et cruel du héros. Il assemble ce même sénat qu'il vient de représenter sous le plus vil aspect : Agrippine y comparait pour se désister de sa plainte légale contre Pison, dont il a déjà commandé l'assassinat qu'il veut faire passer pour un suicide. Une clémence qui assimilerait Germanicus à Auguste, et qui trompe la férocité du tyran, irrite son naturel envieux, et réveille son industrie. C'est alors qu'il oppose au vœu d'un généreux pardon l'autorité des lois; c'est alors qu'il déclame contre leur violation : ruse bien digne d'un tel oppresseur qui foule aux pieds les plus saintes coutumes, et qui feint de les respecter, quand elles prêtent des armes à sa haine. Il a besoin que ce trait de dissimulation répande le témoignage de sa rigide équité, à l'heure où doit éclater le bruit d'un nouveau meurtre. Mille courtisans répèteront ces paroles consolantes envers Cnéius qui accourt tout effrayé de la révolte nocturne dans laquelle est assailli son père : ils auront soin de publier que l'empereur se hâta d'envoyer pour le secourir la garde

du prétoire et son ministre le plus fidèle. Mais aussitôt Cnéïus aperçoit l'abîme où son père est jeté.

« Des secours de Séjan courons le préserver, »

dit-il éloquemment aux sénateurs. Il n'est plus temps : car l'épée sanglante que Séjan tient en main devance les horreurs du récit qu'il fait de la mort volontaire que s'est donnée Pison. Tous les personnages percent le fond de ce ténébreux mystère, et la stupeur les saisit. Enfin, Tibère se flatte que le secret de sa complicité demeurera pour jamais dans l'ombre où le seul témoin qu'il dût redouter est enseveli. Quelques plaintes affectées sur le sort de Pison expriment le regret qu'il n'ait pas attendu de l'équité du sénat une justice favorable à son innocence, et Tibère ose dire qu'il le présuait incapable d'un crime. Soudain, Cnéïus désespéré, produit, par un seul vers, une révolution aussi forte que noblement théâtrale.

« Vous vous trompez, César, mon père était coupable. »

L'effet devient sublime, à ce second coup qui redouble la terreur :

« Mon père était coupable, et Tibère encor plus. »

Cnéïus découvre la trame et révèle les ordres

secrets de l'empereur ; il en repousse la fausse pitié qui lui abandonne l'héritage paternel.

« Tu m'offres des trésors teints du sang de mon père !
» Garde pour un Séjan les faveurs d'un Tibère. »

Il prédit la chute de l'ambitieux ministre de César ; et reconnaissant qu'il n'est d'autre refuge que la mort contre une tyrannique puissance, il s'immole en dernière victime, et couronne l'œuvre en désignant au sénat, sous les yeux duquel il expire, le digne objet de ses apothéoses.

« Il est temps de placer Tibère au rang des dieux. »

Ce trait de génie termine la catastrophe tragique. N'est-ce pas assez de l'analyse que nous en offrons, pour convaincre le lecteur de toutes les qualités que nous y admirons ? La vérité des caractères, leur grandeur, leur variété, leurs oppositions heureuses concourent à l'effet général que produit l'action la plus simple : elle marche d'elle-même, resserrée dans les trois unités, sans l'aide des incidens, sans complication d'intrigue, sans lieux communs, sans coups de théâtre et sans aucun ressort artificiel. La noblesse d'Agrippine, la naissante vertu de Cnéius y contrastent avec la sinistre profondeur de Tibère, avec l'ambitieuse abjection de

Séjan. L'ombre de Germanicus, qui plane entre les personnages, comme une puissance vengeresse, et toujours présente sur la scène, y répand une majesté idéale. Le choix des pensées, la fermeté du style ne trahissent le sentiment de la poésie, ni dans l'ensemble ni dans les détails. Jadis, imitateur du langage de Tacite et créateur de son sujet, Racine nous représenta l'image de la cour de Néron et d'un crime de famille. Puisant aux mêmes sources après lui, Chénier nous expose le spectacle de la cour de Tibère, et d'un coup d'Etat contre la liberté publique. Il ne ressemble point à son modèle, et s'élève presque à sa hauteur. D'après cet effort, on ne niera plus qu'il ait possédé les véritables secrets de son art. On sent que les méditations avaient mûri son talent, qu'il traça de verve tout ce bel ouvrage, et que l'aversion du despotisme lui inspira ce tableau frappant de la tyrannie : il ne l'a point emprunté, point traduit. C'est d'après nature qu'il l'a copié : il l'avait vue.

Népomucène L. LEMERCIER, de l'Institut.





TIBÈRE,

TRAGÉDIE.

PERSONNAGES.

TIBÈRE, empereur M. TALMA.
AGRIPPINE, veuve de Germanicus. Mlle DUCHÉNOIS.
PISON, sénateur. . . . M. DESMOUSSEAUX.
CNÉIUS, fils de Pison. . . . M. MICHELOT.
SÉJAN, chevalier romain. . . M. LAFON.
LES TROIS JEUNES FILS D'AGRIPPINE.
LES DEUX CONSULS.
SÉNATEURS.
PONTIFES.
MAGISTRATS.
GUERRIERS.
LICTEURS.

La scène est à Rome, dans le palais de Tibère.

TIBÈRE,

TRAGÉDIE.

ACTE PREMIER.

SCÈNE PREMIÈRE.

PISON, CNÉIUS.

PISON.

ON ne t'a point donné d'infidèles avis,
Et Pison de retour embrasse encor son fils.
Au palais de César, quand le jour luit à peine,
Tu conçois aisément l'intérêt qui m'amène,
Et pourquoi, sans témoins, je veux t'entretenir
Sur la mort de son fils et sur mon avenir.
J'ai vu Germanicus expirer en Syrie :
Un sort prématuré l'enlève à la patrie :

Il ne me traitait plus qu'en soldat révolté,
 Et nos dissensions n'ont que trop éclaté.
 J'ai fui tous les chemins où sa veuve Agrippine
 A vingt cités en pleurs demandait ma ruine ;
 Sur les mers de Toscane, hier avant la nuit,
 Jusqu'aux bouches du Tibre un vaisseau m'a conduit.
 Je suis enfin dans Rome, et je viens me défendre.
 Agrippine au sénat s'est-elle fait entendre ?
 Et déjà les Romains, par la haine animés,
 Sèment-ils contre moi des bruits envenimés ?
 Que disent l'empereur et sa mère Livie ?
 Séjan même avec eux menace-t-il ma vie ?
 Et de Germanicus tous les persécuteurs
 De son ombre aujourd'hui sont-ils les protecteurs ?
 Parle, ô mon cher Cnéius.

CNÉIUS.

Agrippine attendue,
 Aux desirs des Romains n'est pas encor rendue.

PISON.

Ciel !

CNÉIUS.

Mais, aujourd'hui même, elle doit en ces lieux
 Apporter d'un époux les restes glorieux.

PISON.

Que m'apprends-tu ?

CNÉIUS.

Séjan, ce ministre fidèle,
 Pour l'observer, sans doute, est envoyé près d'elle.

PISON.

Et Tibère, Livie?

CNÉIUS.

Hélas ! avant ce jour ,
Cnéius , vous le savez , ignorait leur séjour .
Le besoin de revoir et d'embrasser mon père
Pouvait seul me conduire au palais de Tibère .
Il y renferme un deuil dont la sincérité
Trouve chez les Romains peu de crédulité :
Pour lui Germanicus fut un objet d'envie ;
Et l'on se dit tout haut que Tibère et Livie ,
Heureux secrètement dans le commun malheur ,
Cachent leur allégresse et non pas leur douleur .

PISON.

Le peuple ?

CNÉIUS.

Il adorait un prince magnanime ;
Les regrets sont profonds ; l'éloge est unanime ,
Et tous les vrais Romains ont accusé le sort .

PISON.

C'est moi , Germanicus , qui dois pleurer ta mort .

CNÉIUS.

Oui , vous le regrettez ; je me plais à l'entendre :
Je vous retrouve juste , et j'osais y prétendre .
Quel sujet toutefois a pu vous diviser ?
Quels méchants l'un à l'autre ont su vous opposer ?
Quand nos jeux célébraient sa première victoire ,
Germanicus parut l'emporter sur sa gloire ;
On crut voir un Camille , et l'on s'était flatté

Qu'il devait aux Romains rendre la liberté.
 Souvent je me suis dit, plein de cette espérance :
 Mon père à ces beaux jours prépara mon enfance.
 C'est vous seul en effet, vous qui m'avez appris
 Des austères vertus la douceur et le prix :
 Vous conduisiez mes pas dans ces places publiques
 Où sont de nos aïeux les marbres héroïques.
 Sur leur postérité nos premiers sénateurs
 Abaissaient tristement des yeux accusateurs.
 Je respirais leur ame, et dans Rome flétrie,
 Cnéius, au milieu d'eux, retrouvait la patrie.
 Avide j'écoutais, quand vos mâles discours
 Du siècle où nous vivons me retraçaient le cours :
 Ici, du Dictateur la victoire fatale ;
 Là, Rome, survivant aux débris de Pharsale,
 A la tribune encore inspirant Cicéron ;
 Nos dieux réfugiés dans l'ame de Caton ;
 Leurs temples, le sénat et notre gloire antique
 Avec lui s'exilant au sein des murs d'Utique ;
 Et ces derniers Romains qui vengèrent l'État,
 Quand César tout puissant, frappé dans le sénat,
 Perdant sous le poignard ce qu'il dut à l'épée,
 Tombait victorieux aux pieds du grand Pompée.

PISON.

O mon fils, ton aïeul dont tu me rends les traits,
 Vit notre liberté, si chère à tes regrets,
 Sous les coups de Lépide et d'Octave et d'Antoine,
 Mourir avec Brutus aux champs de Macédoine.
 L'un de ces triumvirs dont les coupables mains
 Se partageaient le monde et le sang des Romains,

Octave, héritant seul d'une fureur utile,
Enchaîna l'Univers par sa clémence habile.
A l'intérêt d'un homme il ralliait l'État,
Il caressait le peuple, il flattait le sénat;
Agrippa dans le camp dirigeait ses cohortes;
Du temple de Janus la paix fermait les portes,
Et Mécène étouffait, sous les palmes des arts,
Les cyprès teints de sang qui couvraient nos remparts.
Auguste vieillissant fit oublier Octave.
Parlant de république au sein de Rome esclave,
Il nous berçait encor de ces mots révévés,
Vains hochets du vulgaire et fantômes sacrés;
Et, des Romains séduits trompant l'obéissance,
Du nom de liberté cimentait sa puissance.
Il étendit sur moi son charme suborneur :
Des faisceaux avec lui je partageai l'honneur;
Et, lorsque le destin, secouru par Livie,
Eut fait un dieu de plus en terminant sa vie,
Son successeur Tibère, en ce même palais,
Me retint, m'opprima sous d'horribles bienfaits.
Là, du nouveau tyran, j'ai connu l'âme altière :
J'ai vu les chevaliers, le sénat, Rome entière,
Tout l'empire, à l'envi, se faisant acheter,
Briguer la servitude et s'y précipiter.

CNÉIUS.

Ah ! parmi ces flatteurs, émules d'infamie,
Uné tête innocente est bientôt ennemie.
Quand sous le crime heureux tout languit abattu,
Malheur aux citoyens coupables de vertu,
Et dont la gloire offense, à Rome ou dans l'armée,

Tibère impatient de toute renommée.
 Les délateurs, vendant leur voix et leurs écrits,
 Viennent dans son palais marchander les proscrits ;
 Lui seul des tribunaux fait pencher la balance ;
 Le sénat le contemple, et décrète en silence ;
 Les regards sont muets, les lois n'osent parler ;
 Tibère, à ses genoux, voit l'Univers trembler ;
 Et, subissant lui-même un tyrannique empire,
 Éprouve, en l'ordonnant, la frayeur qu'il inspire.
 En ses yeux qui toujours commandent les forfaits
 Son ministre devine et prévient les arrêts ;
 Et le ciel à la fois fit naître en sa colère,
 Tibère pour Séjan, et Séjan pour Tibère.
 S'ils n'eussent divisé Germanicus et vous,
 Peut-être un jour plus pur luirait encor sur nous.
 Le peuple est fatigué du pouvoir despotique :
 Naguère, il m'en souvient, le nom de république
 A, jusque dans sa cour, effrayé l'oppresseur,
 Quand, des derniers Romains et la veuve et la sœur,
 La nièce de Caton, cette illustre Junie,
 A leurs mânes sanglans fut enfin réunie.
 Devant l'urne funèbre on portait ses aïeux :
 Entre tous les héros qui, présens à nos yeux,
 Provoquaient la douleur et la reconnaissance,
 Brutus et Cassius brillaient par leur absence.
 Que dis-je ? le tyran ne peut dormir en paix,
 Quand la nuit sur nos murs étend son voile épais,
 Des regrets importuns fatiguent son oreille,
 Des Romains opprimés la douleur se réveille ;
 Et leurs cris menaçans, par Tibère entendus,
 Vont lui porter ces mots : Rends-nous Germanicus.

PISON.

Moi-même à ses regrets que ne puis-je le rendre !
Tes vœux n'ont rien, Cnéius, qui doive me surprendre ;
Si, même en t'admirant, j'éprouve un peu d'effroi,
C'est de me voir contraint de rougir devant toi.

CNÉIUS.

Qui? vous!

PISON.

Moi. Dût un jour la liberté renaître,
Je n'en jouirai plus ; j'ai fléchi sous un maître ;
A vivre en le servant je me suis condamné,
Soumis au bras d'airain qui me tient enchaîné.
Mais tu dois ranimer la splendeur de ta race,
O toi dont les vertus consolent ma disgrâce,
Exemple des Romains, modèle des bons fils,
Seul appui, seul honneur de mes cheveux blanchis,
Fuis toujours le tyran : tu vivras sans reproche.
On ouvre, et les licteurs annoncent son approche :
Va trouver mes amis, autrefois si nombreux ;
Va, recommande un père à leurs soins généreux :
Ils ont de mon crédit éprouvé l'influence ;
A leur tour maintenant qu'ils prennent ma défense ;
Si, bravant toutefois les destins irrités,
Leur amitié survit à mes prospérités.

CNÉIUS.

J'y vole, et j'ose encore espérer quelque zèle ;
Mais votre fils au moins vous restera fidèle.

SCÈNE II.

TIBÈRE, PISON, SÉNATEURS, LICTEURS.

TIBÈRE.

Sénateur , je rends grâce aux bontés du sénat :
 Ce chagrin solennel des patrons de l'État,
 A mes calamités vient mêler quelques charmes ;
 En pleurant avec moi , vous tarissez mes larmes.
 Que vois-je ? est-ce Pison qui paraît à mes yeux ?

PISON.

Oui , César , et c'est vous que je cherche en ces lieux.
 C'est vous que j'ai servi. Je demande et j'espère
 Un entretien secret que je crois nécessaire.

TIBÈRE.

Ayez quelques égards pour un père accablé ;
 Il s'agira de vous au sénat rassemblé.
 Loin de moi le desir d'une injuste vengeance !
 Mais songez-vous , Pison , qu'Agrippine s'avance ?
 Et même elle a de Rome abordé les remparts ,
 Puisque je vois Séjan s'offrir à nos regards.

SCÈNE III.

TIBÈRE, PISON, SEJAN, SÉNATEURS, LICTEURS.

SÉJAN.

Agrippine dans Rome arrive à l'instant même :
J'ai rempli de César la volonté suprême :
Deux cents prétoriens, sur mes pas réunis,
Dans Brindes attendaient Agrippine et ses fils.
La lumière trois fois avait dissipé l'ombre,
Lorsqu'aux premiers rayons d'un jour livide et sombre,
Le vaisseau, traversant les flots silencieux,
De ses voiles en deuil vient affliger nos yeux.
On voit avec ses fils Agrippine descendre :
L'urne où Germanicus n'est plus qu'un peu de cendre
Paraît ; le peuple accourt sur la rive des mers,
Les chemins, les maisons, les toits en sont couverts.
Il est muet long-temps, et long-temps immobile :
Mais quand le char funèbre a roulé dans la ville,
Cent mille bras vers lui sont tendus à la fois :
Cent mille cris plaintifs ne forment qu'une voix.
Partout à la douleur la pompe est réunie.
Aux champs apuliens et dans la Campanie,
Les organes des lois, les ministres du ciel,
Laisant le tribunal, abandonnant l'autel ;
Vieux guerriers, villageois, d'une course empressée,
Affrontant les rigueurs de la saison glacée,
Au héros, à la veuve, aux trois jeunes enfans,

Viennent offrir des pleurs , des vœux et de l'encens.
 Non loin de Tusculum , aux murs de Palestrine ,
 L'un et l'autre consul accueillent Agrippine ,
 Et , durant la nuit même , elle marche avec nous ,
 Toujours tenant ses fils dormant sur ses genoux ;
 Toujours à nos regrets offrant l'urne adorée.
 Le jour découvre enfin cette route sacrée ,
 Où l'on vit son époux , au sein de nos remparts ,
 Rapporter de Varus les sanglans étendarts.
 Elle entre : son cortège est bientôt Rome entière ;
 Et l'ombre du héros , près d'une épouse altière ,
 Semble , se réveillant sous l'airain sépulcral ,
 S'énergueillir encor de ce deuil triomphal.
 J'ai vu des légions les aigles renversées ,
 Des vétérans en pleurs les piques abaissées ;
 J'entendais à la fois , dans ce grand citoyen ,
 Tous les infortunés regretter un soutien ,
 Tous les vieillards un fils , tous les enfans un père ,
 L'armée un dieu vengeur , Rome un dieu tutélaire.
 Si j'en crois les discours , la vestale a tremblé
 Aux mourantes lueurs d'un feu pâle et voilé ;
 D'un son lugubre et lent les temples retentissent ;
 Sous leurs tombeaux ouverts , nos ancêtres gémissent ;
 Et , jusque sur l'autel , partageant nos douleurs ,
 Les marbres sont émus , l'airain verse des pleurs.

TIBÈRE.

Rendez-vous , sénateurs , où Rome vous appelle :
 Honorez Agrippine ; allez au-devant d'elle :
 Je vous attends. Pison , dans ces momens d'éclat ,
 Vous n'êtes pas contraint de vous rendre au sénat ;

Et, si quelques dangers pour vous se manifestent,
Vous pouvez recourir aux amis qui vous restent.
Aujourd'hui, sans témoins, je consens à vous voir,
Mais entendre Agrippine est mon premier devoir.

PISON.

Moi-même, en plein sénat, je reviendrai l'entendre.
Vous connaîtrez, César, ce que j'ose prétendre ;
A soutenir mes droits je suis déterminé,
Sans espérer, sans craindre, et sans être étonné.

SCÈNE IV.

TIBÈRE, SÉJAN.

TIBÈRE.

Séjan, quelle contrainte! et quel excès d'outrage!
Agrippine jouit de ce bruyant hommage ;
Même au sein du néant, traînant Rome à son char,
Germanicus éteint triomphe de César.
Il me faut redouter sa veuve énorgueillie,
Et jusqu'à ce Pison que je leur sacrifie ;
Car enfin ne crois pas que son génie altier,
Sous le poids du malheur ait fléchi tout entier.
Il fut ambitieux; je l'ai soumis au crime;
Mais docile instrument, indocile victime,
Il garde, tu le vois, en son adversité,
Des Pisons ses aïeux l'audace et la fierté;
Et dans son fils Cnéius, conserve à la patrie

Une austère vertu que lui-même a trahie.
 La perte de Pison marquera ton retour.
 Un jour encore ! Ami , qu'il sera long ce jour !
 Germanicus est mort , mais non sa renommée ;
 Satisfaisons ce dieu de Rome et de l'armée ;
 Que dans sa gloire même il reste enseveli ;
 Qu'il obtienne un cercueil , la vengeance et l'oubli.

SÉJAN.

Tout remplira vos vœux , et d'un agent fidèle ,
 Avant de vous quitter , j'avais sondé le zèle ;
 C'était Fulcinius , ce nouveau sénateur ;
 Il devait de Pison se rendre accusateur.
 Ordonnez ; rien ne coûte à son obéissance ,
 Et du soin de vous plaire il fait sa conscience.

TIBÈRE.

Fulcinius est prêt ; je suis content de lui.
 Du sénat , par mon ordre , il s'absente aujourd'hui :
 Son intérêt sur lui garantit mon empire ,
 Et j'ai dicté , Séjan , tous les mots qu'il doit dire.
 Rome va murmurer , Rome , qui tous les jours ,
 Se permet sourdement d'injurieux discours :
 Elle brigue sa honte , et sa honte l'irrite.
 De mon prédécesseur la clémence hypocrite ,
 Des partis fatigués a fait taire les cris :
 Il me léguaît à moi les enfans des proscrits.
 Plus habile que grand , plus fortuné qu'habile ,
 En triomphant d'un peuple il a vécu tranquille ;
 Et l'heureux empereur m'a laissé recueillir ,
 La haine que long-temps sema le triumvir.

Il régnait ; je gouverne à force de puissance :
Rome par ses clameurs, même par son silence,
De mes secrets périls m'avertit chaque jour ,
Et, loin de tous les yeux, me bannit dans ma cour.

SÉJAN.

Pourquoi vous condamner à tant d'inquiétude ?
Quoi ! le maître du monde est dans la servitude !
Aux rives de Caprée, en de pompeux jardins,
Auguste de l'empire oubliait les chagrins.
Là, vous pourriez trouver sous de rians asiles,
Des cieux toujours sereins, des nuits toujours tranquilles ;
Là César tout puissant, même au sein des plaisirs,
Sans cesser de régner, goûtant d'heureux loisirs,
Plus grand par son absence, et laissant ses images,
Des Romains prosternés recueillir les hommages,
Semblable aux immortels, du vulgaire adorés,
Pourrait dicter de loin ses oracles sacrés,
Dispenser des bienfaits ou lancer le tonnerre,
Et rester invisible en gouvernant la terre.

TIBÈRE.

Je vois dans l'avenir ce moment souhaité ;
Il faut à Rome encor, haï mais redouté,
Traîner de piège en piège une inquiète vie,
Empereur absolu sous les lois de Livie :
C'est ma mère ; et d'ailleurs, puis-je oublier jamais
Que cet empire même est un de ses bienfaits ?
Je vais la prévenir du retour d'Agrippine ;
Mais quand tout de Pison garantit la ruine,
Toi, ministre zélé, digne de ma faveur,

Et le seul des Romains à qui j'ouvre mon cœur,
Intimide et corromps; c'est ainsi que l'on règne.
Rome peut me haïr, pourvu qu'elle me craigne.
Sur Agrippine enfin tente les orateurs,
Ébranle son crédit auprès des sénateurs.
Si la haine jalouse, à tes pieds abaissée,
Voit dans les jeux publics ta statue encensée,
Mérite que bientôt, rehaussant ton éclat,
L'empereur avec lui t'admette au consulat.

ACTE II.

SCÈNE PREMIÈRE.

TIBÈRE, PISON, CONSULS, SÉNATEURS, LICTEURS.

TIBÈRE.

ASSEYEZ-VOUS, consuls ; sénateurs, prenez place ;
Sans l'approuver, Pison, j'estime votre audace ;
Licteurs, faites entrer la veuve de mon fils.

SCÈNE II.

TIBÈRE, PISON, AGRIPPINE, CONSULS, SÉNATEURS,
PONTIFES, MAGISTRATS, GUERRIERS, LICTEURS, LES
TROIS FILS D'AGRIPPINE.

AGRIPPINE.

César, et vous, consuls, et vous, pères conscrits

Qui, plaignant d'un héros la destinée injuste,
 Frémissez à l'aspect de sa dépouille auguste,
 Avec Germanicus j'ai quitté mes foyers ;
 J'y rentre avec sa gloire, au milieu des guerriers
 Témoins de ses exploits et de son jour suprême :
 En quel état, grands dieux, il y rentre lui-même !
 Ah ! combien différent de ce Germanicus
 Qui monte au Capitole, et, vengeur de Varus,
 Y revient déposer, de ses mains triomphantes,
 D'Arminius vaincu les dépouilles sanglantes !
 Voici votre soutien, le voici, mon époux :
 Un triomphe n'est plus ce qu'il attend de vous ;
 Contre ses ennemis la tombe est son asile.
 Approchez, d'une mère espérance fragile,
 Approchez, mes enfans : Romains, c'est encor lui.
 Vous voyez le seul bien qui me reste aujourd'hui.

TIBÈRE.

Non : je puis vous nommer du tendre nom de fille ;
 Nous vous restons encor : Rome est votre famille.
 Adoptez, sénateurs, les enfans des Césars :
 Encouragés par vous, formés sous vos regards,
 Tandis qu'au rang des dieux leur père les contemple,
 Ils sauront quelque jour, imitant son exemple,
 Comme lui, des héros se frayant le chemin,
 Être dignes de vous et du peuple romain.

AGRIPPINE.

Ah ! puisse du sénat l'honorable tutelle
 Étendre sur mes fils une égide immortelle !
 Mais nous n'acceptons pas l'appui d'un sénateur

Qui de Germanicus fut le persécuteur.
Il est devant mes yeux. J'étais loin de m'attendre
Qu'ici, dans ce jour même, il oserait m'entendre.
Un lieutenant du prince, avec impunité,
Au fils de l'Empereur aura-t-il insulté?
Quand le premier soldat n'est qu'un chef de rebelles,
Quel chef conserverait des légions fidelles?
Si des fils, une veuve, et les Romains en deuil,
Vont de Germanicus entourer le cercueil;
Jeune, et toujours vainqueur, s'il vit ses destinées
Dans ses triomphes même en naissant moissonnées;
Compagnons d'un héros, vous, dont les étendards
Ont constamment suivi l'héritier des Césars,
Je vous prends à témoin que des complots perfides
Abreuyaient mon époux de chagrins homicides.
Il luttait, mais en vain, contre la trahison :
Un homme a tout conduit, et cet homme est Pison.

PISON.

Sans me déshonorer par une lâche absence,
Je m'étais à moi-même ordonné le silence :
J'espérais que César, assuré de ma foi,
Daignerait se charger de répondre pour moi.
Il m'en laisse le soin. Rome, mieux informée,
Pourra savoir un jour qui souleva l'armée.
D'Agrippine, aujourd'hui, la sévère douleur
Appelle un attentat ce qui fut un malheur.
Mais dans un autre temps, dans une autre province,
Je n'étais point alors le lieutenant du prince ;
Germanicus a vu ses légions sans frein.
Déjà l'aigle, infidelle au pouvoir souverain,

Des marais du Batave aux champs de l'Illyrie,
 De son vol orageux menaçait la patrie.
 Le drapeau fut souillé; le sang fut répandu :
 Et quand? lorsque d'Auguste au tombeau descendu
 Tibère honorait l'ombre, et recueillait l'empire,
 Dans un règne naissant, époque où l'on conspire;
 Quand des soldats pouvaient, par la rebellion,
 De quelque autre César aider l'ambition.

AGRIPPINE.

D'un héros qui n'est plus, intrépide adversaire,
 Je vous rends grâce, à vous qui, dans sa vie entière,
 Choisissez l'instant même où sa fidélité
 Aux yeux des légions a le plus éclaté.
 Je n'ai point oublié que dans la Germanie,
 Quand il était absent, la révolte impunie
 Immola des tribuns près de leurs étendards,
 Et menaçait déjà, devant l'autel de Mars,
 Un vieillard, du sénat député consulaire,
 Plancus réfugié sous l'aigle tutélaire.
 Germanicus parut; nous eûmes un appui :
 Il courait des périls; j'étais auprès de lui.
 « Où sont, dit le héros, les légions de Rome?
 » Et comment aujourd'hui faut-il que je vous nomme?
 » Soldats? de votre chef vous repoussez la voix.
 » Citoyens? du sénat vous méprisez les lois.
 » Ennemis? non, jamais leur haine sacrilège
 » N'a des ambassadeurs blessé le privilège.
 » Jules chez les Gaulois vit son camp mutiné :
 » Il s'écria : Romains ! et tout fut terminé.
 » Les voilà ces drapeaux que vous donna Tibère :

» Quel sang les a flétris ? Manderais-je à mon père
 » Que ses soldats , chargés de vaincre les Germains ,
 » Ne savent désormais qu'égorger des Romains ?
 » Frappez : qu'un autre chef vous mène à la victoire ;
 » Frappez , ou suivez-moi , si vous aimez la gloire ;
 » Et que demain j'apprenne au nouvel empereur
 » Vos combats , vos succès , et non pas votre erreur. »

Il dit ; les légions égalant sa vaillance ,
 Dans le sang des Germains ont lavé leur offense.
 Est-il vrai , Chéréa ? Parlez , Vitellius ;
 Et vous , préfet du camp , courageux Mennius ;
 Vous tous... Voyez , César , les larmes qu'ils répandent ,
 Ces bras cicatrisés qu'à la fois ils étendent :
 Croyez vos vétérans ; ils ont vu mon époux
 Parler , agir , combattre et triompher pour vous.
 La victoire sous lui , par de brillans auspices ,
 De votre empire heureux consacra les prémices ;
 Et c'est après sa mort , c'est devant ses débris ,
 Qu'on ose en plein sénat insulter votre fils !

P I S O N .

Ah ! je ne prétends pas calomnier sa gloire.

A G R I P P I N E .

Eh que fais-tu ? Comment te permets-tu de croire
 Qu'il ait voulu tenter la valeur des soldats ?
 Non , non , Germanicus ne te ressemblait pas.
 Son cœur fut toujours pur ; sa foi toujours sincère.
 Tu l'outrages , pourtant. S'il respirait !

P I S O N .

Tibère !

AGRIPPINE.

Si, triomphant encore, il brillait parmi nous!
Mais approche; il est là.

PISON.

Tibère, entendez-vous?

AGRIPPINE.

Il est là, là, te dis-je; il saura te répondre;
Son ombre magnanime est prête à te confondre.
Tu pâlis!

PISON.

Eh pourquoi serais-je confondu?
Je n'ai point accusé; je me suis défendu.
Faut-il d'une ombre illustre évoquer la puissance!
Vos larmes contre moi font pencher la balance.
Il n'est plus ce Pison qui vit des jours d'éclat,
Et fut avec Auguste admis au consulat.

TIBÈRE.

Ne voyez, sénateurs, que la seule justice,
Que la loi vengeresse, ou la loi protectrice,
Non le rang de Pison, ses ayeux, sa valeur,
Ou les pleurs d'Agrippine et ma propre douleur.
Vous ne pouvez, sans doute, écouter la clémence;
Mais l'équité finit où le courroux commence.

PISON.

Il faut que je m'explique; on le veut; j'y souscris:
Les Romains sauront tout. Adieu, pères conscrits.
Mon destin, quel qu'il soit, n'a rien que je redoute.
Vous, César, aujourd'hui, vous m'entendrez, sans doute.

Nous pourrons sans témoins parler en liberté
 Pour ce héros par vous justement regretté,
 Dont nous voyons tous deux la veuve gémissante,
 Les enfans, les débris et l'ombre menaçante.
 Ah! j'ai pu le haïr ; mais j'ai su l'admirer ;
 Et nous avons tous deux le droit de le pleurer.

SCÈNE III.

TIBÈRE, AGRIPPINE, SES TROIS FILS, SÉNATEURS,
 PONTIFES, MAGISTRATS, GUERRIERS, LICTEURS.

TIBÈRE.

Il sort ; et sa douleur n'est que trop véritable.
 Est-ce un remords tardif ? ou n'est-il point coupable ?
 Aurait-il seulement haï Germanicus ?
 Près de moi, sénateurs, je ne l'admettrai plus ;
 Mais d'un plus grand délit la preuve est nécessaire,
 Quand il faut condamner un vieillard consulaire.
 Pison, quoi qu'il en soit, trouve un accusateur :
 Demain, Fulcinus, comme vous sénateur,
 Devant le tribunal se dispose à paraître.

AGRIPPINE.

Fulcinus ! Séjan s'apprête aussi peut-être ?
 Eh quoi ! Fulcinus ose être mon appui !
 Tes exploits, cher époux, seront vantés par lui !
 Eh ! sait-il seulement quelle est ta renommée ?
 Nos guerriers l'ont-ils vu ? Connaît-il une armée ?

A la cour de Séjan, que pouvait-il savoir ?
 D'où lui vient ce grand zèle ? et quel est son espoir ?
 Sa fortune a besoin de nouvelles bassesses !
 C'est Pison que j'accuse, et non pas ses richesses.
 Écoutez les récits de tous ces vieux soldats :
 Eux seuls de mon époux vous diront les combats ;
 Combien de fois son sang coula pour la patrie
 Sur les bords du Danube, aux vallons de Syrie ;
 Ses vertus, ses dangers, les complots des pervers ;
 Ces pleurs qu'ils ont taris, ces maux qu'ils ont soufferts...
 Ou que devant le peuple on garde le silence ;
 L'aspect seul de cette urne aura plus d'éloquence ;
 Les débris et le nom du vainqueur des Germains,
 Parleront assez haut dans l'ame des Romains.

TIBÈRE.

Fulcinius a-t-il mérité cette injure ?
 C'est lui qui se présente ; aucun ne peut l'exclure :
 Tout citoyen romain doit librement user
 Et du droit de défendre et du droit d'accuser.
 La loi le veut ainsi ; maintenons les lois sages.
 Surtout de la tribune évitons les orages.
 Les sénateurs, fuyant ce scandaleux éclat,
 Doivent juger eux-même un membre du sénat.
 Mais qui sera chargé du soin de le défendre ?
 Eh bien ! pères conscrits ; vous venez de m'entendre.
 Quel silence ! Pison n'avait donc point d'amis ?
 Déjà tout l'abandonne !

SCÈNE IV.

TIBÈRE , AGRIPPINE , SES TROIS FILS , CNÉIUS ,
SÉNATEURS , PONTIFES , MAGISTRATS , GUERRIERS ,
LICTEURS .

CNÉIUS .

Il lui reste son fils .

J'ai porté , sénateurs , ma prière importune
Aux amis qu'autrefois lui donnait la fortune .
Hélas ! j'ai recueilli leur stérile douleur :
Ils bornent leur courage à plaindre son malheur .
Jusqu'ici la tribune ignore ma jeunesse ;
Mais l'amour filial soutiendra ma faiblesse .
Vous savez que toujours les héros , vos aïeux ,
Dans l'image d'un père ont adoré les dieux .
Sur la base des mœurs , un empire suprême
Affermissait nos lois et la liberté même .
Qu'un autre par la gloire ose leur ressembler ,
En piété du moins je puis les égaler .
Vous , de Germanicus épouse auguste et tendre ,
Que je crains , que j'implore , et qui saurez m'entendre ,
Je vous prends pour modèle en repoussant vos coups :
Vous adorez encor les cendres d'un époux ;
Voilà vos fils , les siens , et ceux de la patrie :
Ils sont chéris de vous , vous en êtes chérie .
Mon père aussi mérite un fils reconnaissant .
Je le vois malheureux ; je le crois innocent :
Moi-même à son destin tout entier je me livre ;

S'il gémit dans l'exil, trop heureux de le suivre,
Comme il fut mon soutien, je serai son appui :
S'il ne vit plus pour moi, je périrai pour lui.

TIBÈRE.

On reconnaît Cnéius aux desirs qui l'animent.
Il était loin d'un père, et les Romains l'estiment.
Mais on peut l'accuser pour étouffer sa voix ;
Et vous savez alors ce qu'exigent les lois.
Faut-il que sans témoins le sénat délibère ?

AGRIPPINE.

Si le fils de Pison peut défendre son père !
La nature et les lois, tout a délibéré :
C'est un droit ; c'est bien plus, c'est un devoir sacré.
Quand j'attaque Pison, Cnéius doit le défendre.
Quel tribunal humain pourrait ne pas l'entendre ?
Il n'est point accusé. Souvent Germanicus,
De ce jeune Romain m'annonça les vertus.
Un fils dénaturé, de biens, de honte avide,
Séranus, élevant une voix parricide,
Naguère obtint l'exil d'un père infortuné :
Les juges l'ont absous ; les dieux l'ont condamné.
Les mères, les vieillards à son aspect frémissent ;
Mais aux enfans pieux les mères applaudissent ;
Et quel que soit enfin l'opprobre paternel,
Un père, aux yeux d'un fils, n'est jamais criminel.

TIBÈRE.

A de tels sentimens le sénat rend hommage.
Vous, qui de Rome antique offrez encor l'image,
Qui des Calpurniens jeune et digne héritier,

Conservez de leurs mœurs le dépôt tout entier,
C'est à vous que d'un père appartient la défense;
Et puissiez-vous, Cnéius, prouver son innocence!
Vous, consuls, sénateurs, pontifes, magistrats,
Honneur des légions, vieux Romains, vieux soldats,
Qui de Germanicus chérissez la mémoire,
Amis, admirateurs, compagnons de sa gloire,
Sur les pas d'Agrippine, allez au champ de Mars
Réunir ce héros aux débris des Césars.
Épargnez à mes yeux la pompe funéraire :
Son aïeule Livie, Antonia sa mère,
Recueillant en secret leurs pudiques douleurs,
Loin de tous les regards partageront mes pleurs.
Soyons dignes de lui : qu'un hommage unanime
Accompagne au tombeau sa cendre magnanime :
Il blâmerait lui-même un long abattement :
Les princes, les héros, ces astres d'un moment,
Vont s'éteindre à jamais dans la nuit éternelle ;
Mais Rome leur survit, Rome est seule immortelle.

AGRIPPINE, *l'urne dans les mains.*

Jusqu'à mon dernier jour, toi que je veux pleurer,
Même de tes débris il faut me séparer.
Nouveau dieu des Romains, tourne les yeux sur Rome,
Sur la patrie en deuil, veuve aussi d'un grand homme :
Soutiens, protège encor tes soldats triomphants,
Tes foyers, tes amis, ta veuve et tes enfans.

ACTE III.

SCÈNE PREMIÈRE.

TIBÈRE, AGRIPPINE.

AGRIPPINE.

J'AI suivi mon époux jusqu'aux tombes sacrées
Où dorment des Césars les ombres révérees.
Je ne viens plus, Tibère, au nom de tout l'État
Contre un lâche ennemi provoquer le sénat.
J'aspire à des bienfaits ; c'est vous seul que j'implore.
Hélas ! je fus épouse, et je suis mère encore.
Gardant quelque espérance en mes calamités,
J'ose pour mes enfans implorer vos bontés.
Des hauteurs de Livie ils souffriront peut-être ;
Mais, nés du sang d'Auguste, ils ont assez d'un maître :
Les Romains, de César reconnaissent la loi :
C'est à lui qu'est l'empire.

TIBÈRE.

Elle règne avec moi.

Ce discours vous surprend ! J'ai durant huit années ,
Parmi les Rhodiens caché mes destinées ,
Loin du palais d'Auguste et plus loin de son cœur .
Seule , d'un sort jaloux fléchissant la rigueur ,
Quand je n'espérais plus les faisceaux consulaires ,
Elle étendait sur moi ses bontés tutélaires ;
Et par elle , un empire attendu quarante ans ,
De ses lauriers tardifs couvrit mes cheveux blancs .
Sous le règne d'Auguste on adorait Livie .
Celle à qui je dois tout , mon empire et ma vie ,
Peut bien , ainsi que moi , sans blesser les Romains ,
Gouverner l'Univers que m'ont donné ses mains ;
Et puisse encor long-temps ma pieuse tendresse
Des rayons du pouvoir couronner sa vieillesse !
Vous-même , à vos destins plus soumise aujourd'hui ,
Pour vous , pour vos enfans , ménagez son appui ,
Loin de vouloir aigrir par un orgueil injuste
La mère de Tibère et la veuve d'Auguste .

AGRIPPINE.

Dans l'état où je suis vous m'accusez d'orgueil !

TIBÈRE.

Oui , jusque dans vos pleurs , jusque dans votre deuil ,
Jusqu'en cet appareil de douleur fastueuse .
D'un héros , je le sais , épouse vertueuse ,
Vous partagiez l'éclat de ses jours fortunés
Qu'un sort inexorable a trop tôt moissonnés .
Mais enfin ce héros dans la Syrie expire ;

Et, son urne à la main, vous traversez l'empire,
 Vous traînez sur vos pas des peuples, des cités!
 On voit les tribunaux, les temples désertés!
 Pourquoi? Ces dieux dont Rome adore les images,
 Jule, Auguste, en mourant ont reçu moins d'hommages;
 Moins de deuil éclatait, même aux jours malheureux
 Où Rome a vu pâlir ses destins généreux,
 Où Canne et Trasimène excitaient tant d'alarmes,
 Où les mères, les fils, les veuves dans les larmes,
 A l'ombre de Varus redemandaient en vain
 Les légions d'Auguste et du peuple romain.

AGRIPPINE.

Eh ne comptez-vous pas comme un jour déplorable,
 Celui qui vit tomber ce chef irréparable,
 Par qui de vains regrets ne redemandaient plus
 Les légions d'Auguste à l'ombre de Varus?

TIBÈRE.

Vous ne m'accablez pas sous tant de renommée.
 Avant Germanicus j'ai commandé l'armée.
 On se souvient du temps où les Parthes vaincus,
 Rendaient à mes exploits les drapeaux de Crassus.
 Quand, privés de tombeaux aux forêts d'Hercinie,
 Les ossemens romains couvraient la Germanie;
 Quand Varus expiait d'imprudentes terreurs,
 Aux champs illyriens j'arrêtais ses vainqueurs.
 Mon front ceignit deux fois la palme triomphale.
 Je n'ai cependant pas, d'une gloire rivale,
 Jusque dans son palais insulté l'Empereur,
 Ni d'un peuple avili courtisé la faveur.

AGRIPPINE.

S'il était avili , quelle en serait la cause ?
De la faveur du peuple , est-ce moi qui dispose ?
Lorsque Germanicus y conquérait des droits ,
Était-ce par le crime , ou bien par des exploits ?
Voulait-il de si loin briguer le rang suprême ?
Il courtoisait le peuple en vous servant vous-même.
Il avait un grand nom ! brillant , mais faible appui ;
Vingt cités l'adoraient ! ah ! ce n'était plus lui.
Ces regrets si touchans , il n'a pu les entendre.
On ne le voyait plus , mais on voyait sa cendre.
De pleurs reconnoissans on venait la couvrir.
Hélas ! et c'était moi qui devais les tarir !
Complice de Pison , la veuve d'un grand homme
Aurait dit à l'empire , et répété dans Rome :
César est indigné de ce deuil solennel ;
En pleurant un héros on devient criminel.

TIBÈRE.

Oui : voilà les discours que vos amis répandent ,
Que vous favorisez , que ces voûtes entendent ;
Et voilà seulement ce qui peut m'indigner.
Vous n'avez qu'un chagrin ; c'est de ne pas régner.

AGRIPPINE.

Moi !

TIBÈRE.

Vous. En d'autres temps vous l'avez fait connaître ,
Quand sur les bords du Rhin , tout le camp vit paraître
Votre jeune Caius , promené sur un char ,
Revêtu des habits et du nom de César.

AGRIPPINE.

Pour calmer, pour vous rendre une armée en furie,
 Est-on coupable encor quand on sert la patrie ?
 De Caius, de mes fils, les droits sont-ils perdus ?
 Quoi ! le nom de César ne leur appartient plus !
 Eh qui donc maintenant soutiendra leur enfance ?
 Quelle était, cher époux, ta dernière espérance ?
 Ah ! mes tremblantes mains, en de cruels instans,
 Sur son lit de douleur rassemblaient ses enfans ;
 Il les pressait tous trois dans ses bras héroïques :
 Tous trois il les baignait de larmes prophétiques.
 « Si le sort, me dit-il, se déclarait contr'eux !
 » Et si, comme leur père, ils étaient malheureux !
 » Dieux ! veillez sur mes fils ; dieux ! protégez leur mère.
 » Germanicus expire, et les lègue à Tibère.
 » Ah ! je l'ai bien servi. Pour me récompenser,
 » Qu'un regard paternel daigne les caresser.
 » Tendre et fidèle épouse, arme-toi de courage ;
 » Nos enfans que tes soins vont sauver du naufrage,
 » Recueillis par César, retrouveront en lui
 » Un père aussi sensible, un plus puissant appui ;
 » Et ton cœur, pénétrant sous le froid mausolée,
 » Sentira tressaillir mon ombre consolée. »

TIBÈRE.

Pourquoi rappelez-vous ces douloureux discours ?
 C'est de votre infortune éterniser le cours.
 Le malheur n'est vaincu que par la résistance :
 Il dompte la faiblesse, il cède à la constance.
 Obéissez du moins aux conseils d'un époux.

Pour ses fils toutefois que me demandez-vous ?
Parlez : qu'espèrent-ils ?

AGRIPPINE.

Qu'élevés par vous-même,
Partageant tout l'éclat qui suit le rang suprême,
A côté de Drusus, près de vous réunis...

TIBÈRE.

Avez-vous oublié que Drusus est mon fils ?

AGRIPPINE.

Non, mais Rome a connu deux enfans de Tibère,
Et souvent mon époux vous appelait son père.

TIBÈRE.

Lui ! ce rival de gloire à Tibère opposé !
Lui ! mon fils ! par Auguste il me fut imposé.

AGRIPPINE.

Par Auguste ! Et vous-même, au déclin de sa vie,
Ne lui fûtes-vous pas imposé par Livie ?

TIBÈRE.

Il est vrai ; mais comment osez-vous le savoir,
Me braver dans ma cour et tenter mon pouvoir ?

AGRIPPINE.

Dût ce pouvoir un jour accabler Agrippine,
Des fils de votre fils voudrait-il la ruine ?
Quel mal vous ont-ils fait ? Des enfans délaissés,
Par le sort infidèle un moment caressés,
Vous alarmeraient-ils dans un âge si tendre ?

Et que m'annonce encor ce que je viens d'entendre ?
 Est-ce aujourd'hui Pison que vous voulez venger ?
 Est-ce Germanicus qu'on s'apprête à juger ?

TIBÈRE.

J'ai souffert la demande ; écoutez la réponse ;
 Ce n'est point l'empereur , c'est la loi qui prononce.
 Mais la loi ne punit que des crimes prouvés ,
 Et ce sont des décrets au sénat réservés.
 Il n'est pas un vengeur , mais un juge équitable.
 Moi-même , partageant son emploi redoutable ,
 Je serai sans colère au-dessus du soupçon ,
 Et sévère , mais juste , à l'égard de Pison.

AGRIPPINE.

A l'égard de mes fils serez-vous donc moins juste ?
 Et les punirez-vous du choix fait par Auguste ?

TIBÈRE.

Je connais mon devoir , et respecte ce choix.
 Des Césars , vos enfans , j'affermirai les droits.
 Donnez-leur vos vertus : mais dans ces jeunes ames
 D'un orgueil dangereux n'attisez point les flammes.
 Un jour , peut-être , un jour , ils pourront seconder
 Et Tibère et Drusus né pour lui succéder.
 Dites-leur de briller au champ de la victoire ,
 D'espérer les honneurs , de mériter la gloire ,
 D'obtenir le triomphe au sein de nos remparts ,
 De grossir les lauriers cueillis par les Césars ,
 De prétendre au respect qu'un nom fameux inspire ,
 D'aspirer aux grandeurs , mais jamais à l'empire.

AGRIPPINE.

Je vois que ma prière aigrit votre courroux :
Cet entretien vous pèse, et Séjan vient à nous.
Je vais trouver mes fils. Déjà privés d'un père,
Ah ! doivent-ils long-temps conserver une mère ?
Si régner était l'art qu'il faut leur enseigner,
L'exemple est devant eux ; Tibère sait régner.
Je leur conseillerais d'imiter sa prudence,
La sagesse d'Auguste, et surtout sa clémence ;
D'écouter les amis, d'éloigner les flatteurs,
De ne point accueillir les cris des délateurs,
Et de faciliter l'accès du rang suprême,
Au malheur, à la plainte, à la liberté même.
Pour un sort moins brillant j'élèverai mes fils ;
Ils ne seront pas craints, mais ils seront chéris.
La faveur, les trésors ne sont point mon partage ;
Je pourrai leur laisser, du moins pour héritage,
Une fierté tranquille en leur adversité,
Un cœur paisible et pur, un courage indompté :
Leur nom sera béni par la reconnaissance :
Ils sauront de César révéler la puissance ;
Ils pourront quelque jour obéir à Drusus,
Mais ils seront encor fils de Germanicus.

SCÈNE II.

TIBÈRE, SÉJAN.

SÉJAN.

Quoi ! lorsque d'Agrippine adoptant la vengeance ,
 En secret de Pison vous dictez la sentence ,
 Agrippine , étalant ses pleurs ambitieux ,
 Ose vous outrager par d'insolens adieux !

TIBÈRE.

Pour ses fils désormais Agrippine respire.
 Quand ils sont nés à peine , ils rêvent un empire.

SÉJAN.

Sans cesse elle nourrit leurs désirs criminels.

TIBÈRE.

Ombragés en naissant des lauriers paternels ,
 Bercés des longs honneurs prodigués à leur race ,
 D'une orgueilleuse mère ils ont déjà l'audace ;
 Et j'entrevois , surtout dans les yeux de Caius ,
 Les vices de Sylla , mais non pas ses vertus.
 Il naquit oppresseur : sa tyrannique enfance
 Bégaie insolemment la menace et l'offense.
 Puisse Rome , en effet , tomber entre ses mains !
 Ma haine avec plaisir le conserve aux Romains.
 Timides artisans des discordes civiles ,
 Rebelles en secret , publiquement serviles ,

Du sein de leur bassesse ils osent m'outrager :
C'est en me succédant qu'il pourra me venger.
Écrasés par le fils, ils maudiront le père,
Et, sous Caligula, regretteront Tibère.

SÉJAN.

Ah ! sans daigner savoir si le peuple est ingrat,
Régnez, régnez long-temps pour l'honneur de l'État.
Quelques noms trop chéris vous sont-ils redoutables ?
Occupez le sénat : faites-lui des coupables.
Vous avez deux soutiens : les dignités et l'or.
En condamnant Pison, ses juges vont encor,
Tous prêts à secourir la puissance suprême,
Condamner, s'il le faut, Agrippine elle-même.
Je viens vous l'annoncer. De zélés orateurs,
De tous vos ennemis futurs accusateurs,
Natta, Balbus, Afer, se vouant avec joie,
Attendent que César ait désigné leur proie.

TIBÈRE.

Agrippine me craint : moi, sans la redouter,
Je prépare les coups que je veux lui porter.
Que de Germanicus la veuve criminelle
Dans sa chute bientôt précipite avec elle
Silius, Sabinus, à me nuire attachés,
Ses partisans publics, mes ennemis cachés.
Crémutius, de Rome écrit, dit-on, l'histoire :
Il veut à l'avenir dénoncer ma mémoire.
Scaurus peint des tyrans les tragiques destins :
C'est moi que sur la scène il désigne aux Romains.
Ils méprisent tous deux cette foule empressée,

Dont je puis chaque jour acheter la pensée ;
 Mais tout prince absolu , s'il ne veut s'affaiblir ,
 Doit punir les talens qu'il ne peut avilir.
 Consonnons toutefois un premier sacrifice.
 L'intérêt de l'État veut qu'un homme périsse ;
 C'est Pison. Le voici : tiens-toi près de ces lieux ,
 Et, dès qu'il sortira , repars à mes yeux.

SCÈNE III.

TIBÈRE, PISON.

PISON.

Nous voilà seuls , Tibère , et vous pouvez m'entendre !
 Ce moment , il est vrai , s'est fait long-temps attendre.
 Rome ne m'offre plus que des yeux ennemis.
 Mes jours sont-ils donnés ! mes biens sont-ils promis ?
 Ah ! Tibère est prudent ; mais Tibère est-il juste ?
 On va juger l'ami , le collègue d'Auguste !
 On parle de punir ! le glaive est suspendu
 Sur un patricien de Numa descendu !
 Quelle étrange union conspire à ma ruine !
 Le parti de Séjan combat pour Agrippine !
 Quoi ! ce Fulcinius , apprenti sénateur ,
 Descend par habitude au rang de délateur !
 Et vous le permettez ?

TIBÈRE.

Votre courroux s'abuse.

On n'est point délateur alors qu'on vous accuse.
Ce droit de dénoncer qui vous semble odieux ,
Fut , dans les plus beaux temps , utile à nos aïeux.
Je ne veux point choisir un exemple vulgaire ;
Cet orateur fameux , plébéien consulaire ,
Cicéron , qui toujours soutint avec éclat
Le sénat près du peuple et le peuple au sénat ,
N'a-t-il pas accablé de foudres équitables
Verrès que protégeaient ses richesses coupables ?
N'a-t-il point accusé l'orgueilleux Lentulus ,
L'ardent Catilina , l'effréné Céthégus ;
Et , des rois abolis craignant peu l'influence ,
Armé contre un Pison sa sévère éloquence ?

PISON.

Que font ces traits amers avec choix rassemblés ?
Notre âge est-il pareil aux temps dont vous parlez ?
La liberté régnait sur les rives du Tibre :
César y règne seul , et seul y reste libre.
Chaque mot du sénat par César est dicté.
Oui , vous approuvez tout ; mon arrêt est porté ;
Avec l'art de Séjan ces trames sont conduites.
César en a , je pense , examiné les suites ?
Il a vu quels seraient les droits de l'accusé ?

TIBÈRE.

Il n'a vu qu'un devoir à César imposé ,
Et dont il faut subir les lois inexorables.

PISON.

César , faut-il aussi punir tous les coupables ?

TIBÈRE.

Sur des preuves ? sans doute. Ainsi le veut la loi.

PISON.

César sera puni.

TIBÈRE.

Qui l'accuserait ?

PISON.

Moi.

Ses ordres à la main. Je les ai.

TIBÈRE.

Téméraire !

Vous les avez gardés ?

PISON.

Je connaissais Tibère.

TIBÈRE.

Et des audacieux connaissez-vous le sort ?

PISON.

Vous ne pouvez, César, commander que ma mort.

On verra si Pison brave les destinées,

Ou s'il a dans les camps perdu quarante années.

TIBÈRE.

J'estime sa fierté, je crains peu son courroux.

Pison, votre péril m'attache encore à vous.

Le sénat frémirait de voir un consulaire

Divulguant sans pudeur, aux yeux de Rome entière,

Un ordre faux peut-être, ou mal interprété ;

Et du chef de l'État bravant la majesté.

Par vos respects , du moins , méritez la clémence ;
Songez que l'empereur est sûr de sa défense.
Au sénat qui vous juge on comptera ma voix ;
Et tout aveu d'un crime anéantit vos droits.

PISON.

Mes droits ! je n'en ai plus aux yeux de la justice ;
J'en ai sur vous encor : je suis votre complice.

TIBÈRE.

Pison !

PISON.

Vous le savez. Auriez-vous prétendu
Que par mon trépas même à vous plaire assidu,
En bénissant vos coups, victime complaisante,
J'irais tendre aux bourreaux ma tête obéissante ?
Tibère, osant pleurer les malheurs qu'il a faits,
Sur ses propres agens punirait ses forfaits !
Non ! vous ne l'aurez pas ce sanglant privilège.
Il faut que de Pison le juge sacrilège,
Plus fidèle aux devoirs qui lui sont imposés,
Descende en criminel au rang des accusés.

TIBÈRE.

Je n'y descendrai point, je saurai vous confondre ;
Et déjà d'un coup-d'œil je pourrais vous répondre.
Si l'on hait ma puissance, elle inspire l'effroi.

PISON.

J'abandonne mes jours ; elle a fini pour moi.

TIBÈRE.

Non ; vous avez un fils ; vous la craindrez encore.

PISON.

Oseriez-vous , cruel !...

TIBÈRE.

Un fils qui vous honore ;
Un fils qui vous chérit , que vous devez chérir.

PISON.

S'il m'est cher !

TIBÈRE.

Qui pour vous serait prêt à mourir.

PISON.

Ah ! je sais de quels traits sa grande ame est capable :
Il ne méritait pas un père aussi coupable ;
Et le seul châtiment que je craigne aujourd'hui ,
C'est l'affreux désespoir d'être indigne de lui ;
De lui léguer la honte.

TIBÈRE.

Avez-vous pu le croire ?

La honte ! à lui ! jamais. Il est né pour la gloire :
Déjà même il l'obtient en protégeant vos jours.
Eh ! quand vous n'auriez pas ses généreux secours ,
Quand d'un puissant parti vous péririez victime ,
Faudrait-il , en tombant , vous accuser d'un crime !
Est-ce là ce courage au-dessus du trépas ?
Les Pisons vos aïeux mouraient dans les combats ;
A Rome , ils triomphaient d'une ligue ennemie.
On peut braver la mort , mais non pas l'infamie.
Que dis-je ? votre arrêt est-il donc prononcé ?
Voyez-vous seulement le débat commencé ?

Est-ce moi qui menace ? ai-je ameuté l'empire ?
Agrippine dénonce, et peut-être conspire
Elle a sur tout ce peuple un dangereux pouvoir.

PISON.

Agrippine, elle est juste ; elle a fait son devoir :
Bien plus qu'elle ne croit sa haine est légitime :
Elle sait ma révolte ; elle ignore un grand crime.
Vous, pour qui j'ai tout fait, vous qui m'abandonnez,
Vous, à qui j'appartiens, mais qui m'appartenez,
César, écoutez moins l'orgueil qui vous enivre :
Ah ! croyez que pour moi c'est un tourment de vivre
Sans gloire, sans vertu, chaque jour poursuivi
Par l'impuissant remords de vous avoir servi.
Cette peine est horrible, et pourtant je l'affronte ;
Pour l'honneur de mon fils, j'en dois subir la honte.
Rome, l'empire entier, tout se tait devant vous ;
On ne murmure point, on pleure à vos genoux.
Vous seul êtes chargé du soin de ma défense.
Consultez-vous. Demain, si le débat commence,
Si ce Fulcinius, dont vous avez fait choix,
Si quelque accusateur veut élever la voix,
Moi-même du forfait j'établirai la preuve ;
Du héros qui n'est plus j'irai chercher la veuve ;
Pison, par vous coupable et par vous accablé,
Paraîtra devant elle au sénat rassemblé ;
Devant elle, au sénat, Tibère entendra lire
Les ordres qu'en secret il osait me prescrire ;
Et dussent les Romains n'en pas être surpris,
Ils sauront que Tibère a fait périr son fils.
Adieu, César.

TIBÈRE.

(Seul.)

Adieu. Demain ! la nuit me reste.

Séjan !

SCÈNE IV.

TIBÈRE, SÉJAN.

SÉJAN.

Que veut César ?

TIBÈRE.

Rompre un dessein funeste.

SÉJAN.

De Pison ?

TIBÈRE.

De lui-même. Il menace, et demain
Veut paraître au sénat mes ordres à la main.

SÉJAN.

La nuit n'a pas encore éclipsé la lumière.

TIBÈRE.

Cette nuit, pour Pison, doit être la dernière.
Mais avant de servir un trop juste courroux,
Amène-moi Cnéius.

SÉJAN.

Ah ! que prétendez-vous ?

Le punir ?

TIBÈRE.

Le tromper. Il faut avec adresse
D'un favorable accueil caresser sa jeunesse.
Ces entretiens peuvent même écarter le soupçon.
La nuit, fais investir le palais de Pison.
En proscrivant ses jours, que tout un peuple nomme
Et la veuve et l'époux, ces idoles de Rome :
Que le nom de César ne soit pas prononcé :
Des menaces, du bruit, mais point de sang versé.
Que des agens discrets, des surveillans habiles,
A tous ces mouvemens président immobiles.
Dès qu'auront éclaté les cris séditieux,
Convoque le sénat ; qu'il accoure en ces lieux :
Reviens pour m'annoncer que le trouble commence ;
Et sur les derniers coups j'instruirai ta prudence.

SÉJAN.

Je cours exécuter vos ordres absolus.

TIBÈRE.

Sitôt qu'en mon palais tu conduiras Cnéius,
Que j'en sois informé : je serai chez Livie.

SÉJAN.

Les amis de Séjan vous consacrent leur vie.
César se souviendra de leur fidélité ?

TIBÈRE.

Ils obtiendront le prix qu'ils auront mérité.

SÉJAN.

Un regard ? des faveurs ?

TIBÈRE.

Dis, ma reconnaissance,
Séjan, tous mes trésors et toute ma puissance.

SÉJAN.

Natta, Balbus, Afer, nos zélés orateurs ?

TIBÈRE.

Du crédit, des emplois d'édiles, de questeurs.

SÉJAN.

Les agens plus obscurs d'une émeute docile ?

TIBÈRE.

De l'or.

SÉJAN.

Fulcinius ?

TIBÈRE.

La préture en Sicile.

SÉJAN.

Et les cris importuns de ce peuple odieux ?

TIBÈRE.

Du pain, les jeux du cirque, un sacrifice aux dieux.



ACTE IV.

SCÈNE PREMIÈRE.

CNÉIUS, SÉJAN.

CNÉIUS.

Moi, dites-vous, Séjan ! moi, César veut m'entendre !

SÉJAN.

Vous-même. A cet honneur n'osiez-vous donc prétendre ?

CNÉIUS.

Jeune encore, à Tibère, à sa cour inconnu.

SÉJAN.

Par des marques d'estime il vous a prévenu.

CNÉIUS.

Et que suis-je ? Veut-il me parler de mon père ?

SÉJAN.

Je ne suis point admis aux secrets de Tibère.

CNÉIUS.

Séjan , pour un ministre , est bien mal informé.

SÉJAN.

Je crois que sans motif vous seriez alarmé.

CNÉIUS.

Je le suis toutefois.

SÉJAN.

Sur quelle conjecture ?

Pourquoi ?

CNÉIUS.

Fulcinius est votre créature.

Sa voix contre mon père est prête à s'élever.

SÉJAN.

Et , si c'était , Cnéius , pour vous le conserver !

CNÉIUS.

Pour conserver Pison faut-il tant d'artifice ?

N'a-t-il donc plus les lois , le sénat , la justice ?

SÉJAN.

De puissans ennemis l'accablent sous leurs coups.

CNÉIUS.

Nul n'est puissant à Rome , hormis César et vous.

SÉJAN.

Moi !

CNÉIUS.

Cependant mon père est traîné dans le piège.

SÉJAN.

Ne repoussez donc pas la main qui le protège.

CNÉIUS.

Vous, protéger Pison ! vous, Séjan !

SÉJAN.

Cet orgueil,

De vos aïeux, Cnéius, fut l'ordinaire écueil.

Songez-y ; la hauteur ne saurait que vous nuire.

Adieu : dans l'art des cours César peut vous instruire.

De ce qu'il veut, bientôt vous serez éclairci :

Je l'ai fait prévenir, et déjà le voici.

SCÈNE II.

TIBÈRE, CNÉIUS.

TIBÈRE.

De vos froideurs, Cnéius, j'aurais lieu de me plaindre.

A venir dans ma cour faut-il donc vous contraindre ?

Si d'un masque imposteur le vice est revêtu,

Mon œil à des traits purs reconnaît la vertu.

Quoi ! d'un patricien, digne de sa naissance,

Deviez-vous si long-temps m'envier la présence ?

Un Romain tel que vous à l'empire appartient.

CNÉIUS.

Moi , seigneur !

TIBÈRE.

C'est aux rois que ce titre convient.

Ah ! laissez prononcer aux esclaves d'Asie
 Les noms avilissans qu'obtient la tyrannie.
 Je ne commande point ; j'obéis à la loi ;
 Et je suis à l'État ; l'État n'est point à moi.
 C'est le sang des Pisons qui coule dans vos veines.
 On connaît leur fierté : plein des vertus romaines,
 De ces grands souvenirs votre cœur enchanté,
 Sait palpiter encore au nom de liberté.
 Ne vous défendez pas de mériter l'estime :
 Vous servirez , Cnéius , un pouvoir légitime
 Mieux que des courtisans par intérêt soumis ,
 Amis de la grandeur , mais des lois ennemis ,
 Et qui , toujours du prince étudiant les vices ,
 Lui vendent des forfaits qu'ils nomment leurs services.

CNÉIUS.

J'étais loin de prévoir , en mon obscurité ,
 Un accueil si flatteur et si peu mérité.
 D'un courtisan novice excusez l'ignorance.
 Permettez-moi , César , d'écouter l'espérance ,
 Et laissez-moi penser que je dois cet honneur
 Aux exploits de mon père , et même à son malheur.

TIBÈRE.

Ses exploits laisseront un souvenir durable ;
 Je crois que son malheur n'est point irréparable.
 Cet amour filial qui vous attache à lui ,

Tous les deux vous honore , et lui donne un appui.
Mais faut-il à ces soins borner vos destinées ?
Qu'à l'aspect des vertus qu'ils ont abandonnées ,
Apprenant à rougir , les Romains sous vos yeux
Rentrent dans les sentiers que frayaient leurs aïeux.
Le sénat , les faisceaux , les honneurs militaires ,
Attendent l'héritier de tant de consulaires.
A ce bel avenir voulez-vous renoncer ?

CNÉIUS.

Moi , des honneurs , César ! est-il temps d'y penser ?
C'est l'avenir d'un père , hélas ! qui m'intéresse.
Si le pieux effort que tente ma jeunesse
Mérite un peu d'égards , et même quelque prix ,
Sauvez , sauvez mon père , et laissez-là son fils.

TIBÈRE.

Je veille sur Pison ; je sais l'aimer , le plaindre ;
Je fais plus. Toutefois Agrippine est à craindre.
On connaît les soupçons qu'elle ose fomenter.
Où s'arrêtera-t-elle ? On me fait redouter
Des brigues , des excès , peut-être même un crime.

CNÉIUS.

César , on vous abuse ; elle est trop magnanime ;
C'est l'âme d'un héros , l'âme de son époux :
Pison même se fie à son noble courroux.

TIBÈRE.

Puisse-t-elle répondre à tant de confiance !
C'est elle cependant qui demande vengeance ;
Si Pison dans l'armée a des accusateurs...

CNÉIUS.

Et Séjan les choisit parmi les sénateurs !

TIBÈRE.

Séjan peut vous servir. Doutez-vous de son zèle ?
Il sait ce que je pense, et Séjan m'est fidèle.

CNÉIUS.

A ce nom de Séjan quelque doute est permis.

TIBÈRE.

Vous fiez-vous, Cnéius, à vos seuls ennemis ?

CNÉIUS.

Un fils craint aisément pour un père qu'il aime.
Souffrez que j'ose à vous me plaindre de vous-même.

TIBÈRE.

De moi !

CNÉIUS.

De vous, César. La cause est en vos mains :
C'est le sénat qui juge, et non pas les Romains.
Que ne conservait-on ces formes respectées,
Par les seuls criminels si long-temps redoutées ?
L'État n'est point à vous : il s'agit de l'État :
C'est au peuple à juger d'un pareil attentat.
Il répand les discours que la haine publie,
Les croit bientôt lui-même, et bientôt les oublie.
Non, le cœur des Romains ne se fermerait pas
Devant un sénateur blanchi dans les combats ;
D'un soldat vénérable, usé par les services,
On aurait pu compter les nobles cicatrices.

Loin d'élever ma voix contre Germanicus,
 J'aurais brigué l'honneur de vanter ses vertus ;
 On eût vu de mon père éclater l'innocence ;
 Avec moi ses aïeux auraient pris sa défense ;
 Et nous aurions trouvé des pères et des fils
 Que la crainte et l'orgueil n'ont jamais endurcis.

TIBÈRE.

Y pensez-vous, Cnéius ? cette imprudente audace
 Aurait de votre père assuré la disgrâce.
 Agrippine, étalant de fastueux débris,
 Devant le peuple entier voulait porter ses cris.
 Près du peuple souvent, quand la haine dénonce,
 La haine écoute encor, la haine encor prononce ;
 Tandis que le sénat est, pour un sénateur,
 Un tribunal paisible et même protecteur.
 Je promets l'équité : j'espère l'indulgence.
 Adieu, rassurez-vous : Agrippine s'avance.
 Votre aspect dans ces lieux peut aigrir ses douleurs ;
 Moi-même, en ce moment, j'éviterai ses pleurs :
 Vos soutiens sont nos lois, votre cause, vous-même,
 Le sénat qui la juge, et César qui vous aime.

SCÈNE III.

CNÉIUS, AGRIPPINE.

AGRIPPINE.

Tibère en me voyant s'éloigne avec effroi !

Et le fils de Pison demeure auprès de moi !

CNÉIUS.

Ne vous offensez point , vertueuse Agrippine ,
Si , d'un père chéri redoutant la ruine ,
En ces lieux un moment j'ose vous arrêter.
Sans haine et sans courroux pouvez-vous m'écouter ?

AGRIPPINE.

Je ne hais que le crime ; et qu'importe ma haine ?
Vous avez vu celui dont la voix souveraine
Peut condamner Pison , peut le justifier.

CNÉIUS.

Oui , j'ai vu , malgré moi , Tibère tout entier.

AGRIPPINE.

Qui vous y forçait ?

CNÉIUS.

Lui , puisqu'il est notre maître ;
Lui , l'ennemi de Rome , et le vôtre peut-être ;
Lui dont la tyrannie irrite nos débats.

AGRIPPINE.

Si vous étiez Séjan je ne répondrais pas.
Mais Cnéius , indocile au frein de l'esclavage ,
N'a point cultivé l'art de farder son langage ;
Vrai dans tous ses discours , par tant de liberté
Il ne tend pas un piège à ma sincérité.
Toutefois que craint-il en sa faveur nouvelle ,
Quand Tibère me fuit , quand Tibère l'appelle ?

CNÉIUS.

Tout , j'ose l'avouer , jusqu'à cette faveur

Dont je n'accepte pas le brillant déshonneur.
Le tyran m'a flatté ; mais je suis libre encore :
Il m'invite à vous craindre , et c'est vous que j'implore.

AGRIPPINE.

Moi-même , en implorant la justice et les lois,
Vous le savez , Cnéius , j'ai respecté vos droits.
J'accuse un criminel que vous devez défendre :
Vous étiez au sénat ; vous avez pu m'entendre :
Là , j'ai plaint les vertus d'un Romain généreux
Digne d'un autre père , et de temps plus heureux.
Mais quand je sollicite un arrêt légitime ,
Qu'oseriez-vous prétendre , excepté mon estime ?

CNÉIUS.

Rien pour le défenseur , mais tout pour l'accusé.
Songez au tribunal qui nous est imposé.
Un ami de Séjan va dénoncer mon père :
Et qui nous jugera ? le sénat de Tibère.
A la cour du tyran vous parlez de nos droits !
Vous invoquez sous lui la justice et les lois !
Les lois ! mais en est-il ? est-il une justice ,
Inflexible au coupable , à l'innocent propice ,
Qui sache , en la blâmant , pardonner à l'erreur ,
Qui sache lire un crime au front de l'empereur ?
Tibère corrompt tout par son fatal génie :
Ce qu'on nomme équité n'est que sa tyrannie.
En vain dans ces discours de pompe revêtus ,
De ses vices masqués il se fait des vertus ;
Nous pouvons aisément , malgré tant d'artifices ,
Dans ses fausses vertus démasquer tous ses vices.

Il récuse le peuple , et commande au sénat :
 Vous l'avouez enfin , lui seul est tout l'État.
 Sa vengeance proscrit , sa faveur déshonore ;
 Plus il est odieux , plus il faut qu'on l'adore ;
 Et , tremblant devant lui , le pâle genre humain
 Le maudit à ses pieds , l'encensoir à la main.

AGRIPPINE.

Vous dites vrai , Cnéius , mais de la servitude ,
 Même en la détestant , Rome a pris l'habitude.
 De peur que le sénat ne décide entre nous ,
 Faut-il vous immoler l'honneur de mon époux ?
 Dans cet humble sénat César tient la balance ,
 Je le sais ; toutefois dois-je attendre en silence
 Que d'un vain tribunal les Romains détrompés
 Revendiquent leurs droits si long-temps usurpés ?
 Je tente avec douleur une sévère épreuve ;
 Mais de Germanicus ne suis-je point la veuve ?
 Ainsi que mes enfans n'ai-je pas tout perdu ?
 Germanicus enfin nous sera-t-il rendu ?
 Ne prétendait-on pas , en divisant l'armée ,
 Du chef qui la guidait flétrir la renommée ?
 Il n'est plus ; et Pison fut son persécuteur.
 Un ami de Séjan se rend accusateur ;
 J'en ai rougi : n'importe ; une main ennemie
 D'un pareil défenseur me gardait l'infamie :
 Je ne puis que gémir des abus du pouvoir ,
 Vous séparer d'un père , et remplir mon devoir.

CNÉIUS.

D'un père ! ah ! quel que soit le sort qu'on lui prépare ,

Que l'exil, que la mort, que rien ne m'en sépare.
Pour vous qui, sous l'empire, exigez des Romains
L'antique austérité des camps républicains,
Savez-vous quels ressorts divisaient en Syrie
Les soldats de Tibère et non de la patrie ?
Pison dirigeait-il ses propres étendards ?
Un héros, cher au peuple, et du sang des Césars,
Germanicus aimait la liberté romaine :
Jugez si de Tibère il méritait la haine.
Ah ! des dissensions que l'on vit éclater
Le vrai motif un jour peut se manifester.
Je forme des soupçons qui vont trop loin peut-être ;
Mais, quand tout se dira, craignez de reconnaître
Que mon père, en luttant contre Germanicus,
A rempli de César les ordres absolus.

AGRIPPINE.

Je le crois. Aujourd'hui l'insensible Tibère
Aux yeux des sénateurs cachait mal ce mystère.
D'une bouche hypocrite il regrettait son fils ;
Mais son cœur s'indignait de les voir attendris.
Du héros avec peine il célébrait la vie ;
Jusqu'en l'urne funèbre il lui portait envie ;
Et, d'un front abattu démentant les douleurs,
Sa parricide joie éclatait dans ses pleurs.

CNÉIUS.

Et vous balanceriez ! il peut tout pour le crime ;
Vous pouvez plus que lui : qu'un pardon magnanime
Termine par vous seule un scandaleux débat ;
N'occupez point de vous Tibère et son sénat.

Que Séjan se repose ; et que sa créature
 D'un homicide appui vous épargne l'injure :
 Ne brisez point vous-même , à la voix du courroux ,
 La barrière qui reste entre Tibère et vous.
 N'exposez point vos fils à des haines durables :
 Ah ! de l'amour du peuple ils sont déjà coupables ;
 Plus coupables bientôt , ils auront des vertus ;
 Ils sont fils d'Agrippine et de Germanicus.
 Seront-ils sans danger si près d'un rang suprême ?

AGRIPPINE.

Non ; mais répondez-moi , j'en appelle à vous-même.
 Tous vos traits ont porté dans ce cœur maternel ;
 Que lui demandez-vous ? un pardon criminel.
 Si j'étais l'offensée , écoutant l'indulgence ,
 J'abdiquerais pour vous le droit de la vengeance :
 Mais quand j'aurai trahi mon époux au cercueil ,
 De quel front le nommer ? comment porter son deuil ?
 Dans sa tombe après lui comment oser descendre ?
 A Rome où je n'ai pu rapporter que sa cendre ,
 Si les dieux protecteurs nous l'avaient ramené ,
 Qu'eût fait Germanicus ?

CNÉIUS.

Il eût tout pardonné.
 Vous sauriez , dites-vous , oublier votre injure !
 Vos ames s'entendaient : lui-même il vous conjure ,
 Il vous presse avec moi , du fond de son tombeau ,
 De ne point lui ravir ce triomphe nouveau ,
 D'accueillir la douleur , d'exaucer la prière
 D'un fils désespéré qui vous demande un père ,

Qui tremble, qui gémit, qui, les larmes aux yeux,
Vous implore à genoux, et comme on parle aux dieux.
Que Séjan soit vaincu : Rome entière attendrie
Pourra croire un moment qu'il est une patrie ;
Et, de tant de vertus admirant les effets,
Bénira son héros vengé par des bienfaits.

AGRIPPINE.

Tu l'emportes, Cnéius ; cette ombre que j'adore,
Cet époux, ce héros, j'ai cru l'entendre encore.
Ah ! je ne crains plus rien ; ses mânes offensés
Ne démentiront pas les pleurs que j'ai versés.
Lève-toi ; de Pison que la faute s'oublie :
Avec Germanicus je le réconcilie.
Il osa le combattre ; il pourra le bénir :
Nos guerriers se tairont ; je cours les prévenir.
Peut-être malgré lui Pison devint coupable :
L'audace le soutient, le repentir l'accable ;
Et dans sa fierté même il paraît abattu :
Non, puisqu'il est ton père il n'est pas sans vertu.
Qu'il vive : sois long-temps l'honneur de sa vieillesse :
Qu'il vive : et, pour son fils redoublant de tendresse,
Qu'il redevienne encor digne d'un tel appui,
De Rome, et du pardon qu'il obtient aujourd'hui.

SCÈNE IV.

CNÉIUS.

Ah ! je respire enfin. Quelle ame noble et pure
Repousse avec orgueil les droits de la nature ?

Un Tibère, un Séjan peuvent s'en affranchir,
 Mais Agrippine est mère, et j'ai dû la fléchir.
 Dans le sein paternel courons porter la joie ;
 Que Pison... c'est lui-même, et le ciel me l'envoie.

SCÈNE V.

CNÉIUS, PISON.

PISON.

Mon fils, qu'ai-je entendu ? puis-je croire un tel bruit ?
 On dit que par Séjan dans ces lieux introduit,
 Tu dois entretenir son redoutable maître.

CNÉIUS.

J'ai vu Séjan ; Tibère a voulu me connaître ;
 J'ai déjà, sans témoins, paru devant ses yeux ;
 Il m'a long-temps parlé du rang de mes ayeux ;
 Il m'offre des honneurs peu faits pour ma jeunesse.

PISON.

Je tremble, ô mon cher fils ! le tyran te caresse !

CNÉIUS.

Des bontés du tyran vainement menacé,
 Du nom de citoyen je ne suis point lassé :
 Mais lorsqu'en vous donnant des louanges contraintes,
 Tibère, un peu confus, répondait à mes plaintes,
 Quand sa bouche avec art consolait ma douleur,
 Son cœur était muet.

PISON.

Tibère a-t-il un cœur ?

CNÉIUS.

Agrippine a bientôt dissipé mes alarmes ;
D'un Romain suppliant elle exauce les larmes.

PISON.

Agrippine, dis-tu, m'oserait pardonner.

CNÉIUS.

De ce trait généreux pourquoi vous étonner ?

PISON.

Agrippine !

CNÉIUS.

A son nom quel trouble inconcevable !

PISON.

Ne vois-tu pas, mon fils que ton père est coupable ?

CNÉIUS.

Contre Germanicus vous formiez un parti ;
Je le sais : votre cœur au moins s'est repenti.
N'est-il pas vrai mon père ?

PISON.

Il est trop vrai. N'importe :
Contre un vain repentir Germanicus l'emporte.

CNÉIUS.

Sa veuve a pardonné.

PISON.

Non, jamais ; non ; dis-lui

Que je n'accepte point son imprudent appui :
 Non ; dis-lui qu'au pardon le coupable s'oppose ;
 Dis-lui que de mon sort un seul homme dispose ;
 Que je suis à Tibère.

CNÉIUS.

Y pensez-vous ? ô ciel !

PISON.

Malheur à qui rampa sous un maître cruel !
 Misérable , il ne peut sortir de l'infamie ;
 Avec sa conscience il a livré sa vie.
 Un tyran ne sait pas rougir impunément ;
 Il rompt de ses forfaits le docile instrument ;
 Et, faisant aux faveurs succéder les supplices ,
 Avilit, récompense et punit ses complices.

CNÉIUS.

Vous parlez de forfaits ! ce mot me fait trembler.

PISON.

Je te remplis d'effroi ; je vais t'en accabler.
 Apprends... puis-je le dire ? oui ; j'ai pu davantage ;
 J'aurai pour mon tourment cet horrible courage.

CNÉIUS.

Mon père , à votre fils qu'allez-vous découvrir ?

PISON.

Ton père ! ah ! tu l'aimais , et tu vas le haïr.

CNÉIUS.

Moi !

PISON.

Tu vas pénétrer dans ce mystère sombre ;
Et la nuit qui descend vient me prêter son ombre.
Ecoute-moi. Ce fils, par Tibère adopté...
Tu frémis !

CNÉIUS.

Ce héros dans sa course arrêté.

PISON.

Oui, digne ainsi que toi de l'antique patrie,
Et que si jeune encor vit tomber la Syrie,
Germanicus...

CNÉIUS.

Eh bien ?

PISON.

Périt empoisonné.

J'ai tout su.

CNÉIUS.

Dieux !

PISON.

Tibère avait tout ordonné.

CNÉIUS.

C'est un crime de plus, c'est un jour de Tibère :
Qui peut s'en étonner ? mais vous ! mais vous, mon père !

PISON.

Oui, j'ai su qu'un esclave à Tibère vendu,
Et du jeune héros surveillant assidu...

CNÉIUS.

Un esclave !

PISON.

C'est lui de qui la main perfide
Prépara, présenta le breuvage homicide.

CNÉIUS.

Mon père, eh ! c'est alors que vous deviez parler ;
C'est lui qu'avant son crime il fallait immoler.

PISON.

Il fallait conserver l'espérance de Rome,
Lutter contre Tibère en faveur d'un grand homme,
A l'appui des soldats hautement recourir,
Avertir le héros, le sauver et mourir.
Et je pourrais, chargé d'une honte éternelle,
Rendre de mon forfait sa veuve criminelle !
D'Agrippine abusée évitant le courroux,
Je pourrais la couvrir du sang de son époux !
Ah ! je dois bien plutôt provoquer ma sentence,
Maudissant l'empereur, abhorrant l'existence,
Abandonné de Rome, et des dieux ennemis,
De la nature entière, et même de mon fils.

CNÉIUS.

Non ; le crime entre nous n'a point mis de barrière ;
Non ; je vous tiendrai lieu de la nature entière.
Hélas ! plus de pardon, plus d'avenir pour nous ;
Mais vous aviez un fils, il est toujours à vous.
J'ai juré de vous suivre, et je le jure encore
Par ces dieux outragés que ma douleur implore.
Eh ! si, de la vertu, premier de leurs bienfaits,
Un précipice affreux sépare les forfaits,

Le remords franchissant cet intervalle immense ,
Devant ces dieux peut-être est encor l'innocence.

PISON.

Laisse-là mes remords : parle de mes complots.
Trop souvent un coupable est le fils d'un héros :
Mais un espoir me luit dans l'horreur qui m'accable ;
Un héros quelquefois est le fils d'un coupable.
Si ton père est flétri , rappelle tes aïeux.
Moi , faisant éclater ma honte à tous les yeux ,
Rejetant le pardon , n'aspirant qu'au supplice ,
Demain , je veux dans Rome accuser mon complice ,
Déclarer en public et son crime et le mien ,
Entendre mon arrêt et prononcer le sien.

CNÉIUS.

Vous pourriez...

PISON.

Je lirai les ordres de Tibère.
Il connaît mon dessein. Va , ton malheureux père ,
Ayant perdu sa gloire , ose encor la chérir ,
Et du moins en mourant veut la reconquérir.

CNÉIUS.

Ah ! c'est elle qui parle , elle qui vous anime ,
Qui peut seule inspirer cet abandon sublime.
Du crime tout puissant quittant l'affreux séjour ,
Demain , quand le soleil ramènera le jour ,
Dévoilez tout , mon père ; et que Rome s'explique ;
Et vous , dieux , citoyens , qui , sous la république ,
Des Catons , des Brutus entendiez les sermens ;

Puisque les lois , les mœurs , les nobles sentimens
Ne peuvent respirer l'air souillé par un maître ,
Puisse , puisse à jamais la liberté renaître
Sur les sanglans débris des tyrans abattus ,
Pour que le genre humain conserve des vertus !

ACTE V.

SCÈNE PREMIÈRE.**TIBÈRE, SÉJAN.**

SÉJAN.

LES ordres sont donnés : tout marche , tout s'agite ;
Mes soins ont eu recours à des hommes d'élite :
Bientôt les sénateurs vont se rendre en ces lieux ;
Et , docile au ressort qui se cache à ses yeux ,
Déjà , dans la nuit sombre une foule amassée
Est par un art tranquille au tumulte poussée.
Mais il faut tout prévoir. Forcé dans son palais,
Pison peut à Cnéius dévoiler ses secrets.
Quelques gens éprouvés dont le zèle est habile,
Du moment que l'émeute aura troublé la ville,
Loin du toit paternel entraîneront Cnéius.
C'est au nom d'Agrippine et de Germanicus

Qu'aux publiques fureurs la victime est livrée.
 La perte d'Agrippine est de loin préparée :
 Par les mêmes moyens nous pourrons voir un jour
 Les amis de Pison la frapper à son tour.

TIBÈRE.

Séjan , ne donnons point d'exemple redoutable :
 Que le peuple en fureur intimide un coupable ;
 Qu'il n'exerce jamais le droit de l'immoler.

SÉJAN.

Vous avez le sénat ; mais Pison veut parler.
 Ordonnez.

TIBÈRE.

Que Pison , près de l'heure suprême,
 Sans même se défendre ou s'accuser lui-même ,
 Pour un fils innocent implore mes faveurs ,
 Et de Germanicus désigne les vengeurs.
 Qu'attend-il ? Son arrêt ? Oh ! quelle nuit propice ,
 Si Pison de sa main prévenait son supplice !
 Si je ne craignais plus ses insolens discours !

SÉJAN.

Je vous entends , César.

TIBÈRE.

Porte-lui des secours.
 Que tes prétoriens s'enflamment de ton zèle.
 Prodigue mes trésors : va , ministre fidèle ;
 Rends la paix à César , à Rome , à tout l'État ,
 Et reviens sans délai rassurer le sénat.

SÉJAN.

Vos vœux seront remplis.

SCÈNE II.

TIBÈRE.

Encor cette victime :

Je renonce au pouvoir si je renonce au crime.
A la haine, au remords je dois me résigner,
Tout oser, mais tout craindre. Et c'est donc là régner !
Quel prestige maintient cet empire suprême,
Pesant pour les sujets, pour le tyran lui-même ?
Un seul, maître de tous, ordonnant de leur sort,
Et promettant la vie, ou prescrivant la mort !
Un seul ! et les Romains tremblent devant un homme !
Les Romains ! Où sont-ils ? Dans les tombeaux de Rome.
Les Romains ! Deux encor sont dignes de ce nom,
Cette fière Agrippine et le fils de Pison.
Cnéius est vertueux ; c'est un héros peut-être :
Au temps de ses pareils Cnéius aurait dû naître ;
Mais que sont désormais les pères de l'État ?
Un fantôme avili qu'on appelle sénat.
Olâches descendans de Dèce et de Camille !
Enfans de Quintius ! postérité d'Émile !
Esclaves accablés du nom de leurs aïeux,
Ils cherchent tous les jours leurs avis dans mes yeux,
Réservent aux proscrits leur vénale insolence,
Flattent par leurs discours, flattent par leur silence.

TIBÈRE.

Et, craignant de penser, de parler et d'agir,
Me font rougir pour eux, sans même oser rougir.

SCÈNE III.

TIBÈRE, SÉNATEURS, LICTEURS.

TIBÈRE.

Veillons, pères conscrits, Rome n'est pas tranquille;
Un illustre accusé tremble dans son asile;
Et de Germanicus les imprudens amis
Pourraient en le vengeant déshonorer mon fils.
Sa veuve a de Pison résolu la ruine.
Oserait-elle?... On vient. Qui s'avance?

SCÈNE IV.

TIBÈRE, AGRIPPINE, SÉNATEURS, LICTEURS,
GUERRIERS.

AGRIPPINE.

Agrippine.

Aujourd'hui, sénateurs, j'ai dénoncé Pison.

TIBÈRE.

Que voulez-vous encore?

AGRIPPINE.

Obtenir son pardon.

TIBÈRE.

Son pardon !

AGRIPPINE.

Ma démarche a lieu de vous surprendre :
César, écoutez-moi ; sénat , veuillez m'entendre.

TIBÈRE.

Parlez.

AGRIPPINE.

J'avais rempli mon devoir rigoureux ;
Et , bientôt l'abjurant pour un droit généreux ,
Mon cœur s'applaudissait : j'apprends en mon asile
Que demain le pardon pourrait être inutile.
Ces guerriers à l'instant sont venus m'annoncer
Que Pison par des cris s'entendait menacer ,
Qu'on demandait sa tête , et qu'un ordre suprême
Convoquait le sénat au sein de la nuit même.
Leurs voix contre Pison ne s'élèveront plus ;
Comme eux je viens le rendre aux vertus de Cnéius.
A de longs repentirs mon courroux l'abandonne.
Auguste a pardonné : Germanicus pardonne.
De ses persécuteurs il fut long-temps l'appui ;
Sa veuve en l'imitant reste digne de lui :
Il lui suffit des pleurs qu'il vous a fait répandre ;
Les regrets des Romains ont bien vengé sa cendre ;
Et , dût ce pardon même être accusé d'orgueil ,
Des hommages sanglans souilleraient son cercueil.

TIBÈRE.

Qu'entends-je ? le sénat peut souffrir ce langage !
Romains dégénérés , prêts à tout esclavage ,

Au gré de son caprice, Agrippine, en un jour,
 Pourra-t-elle accuser, pardonner tour à tour ?
 Non ; que Pison périsse, ou qu'il se justifie.
 Flétrir un sénateur en lui laissant la vie !
 Non ; respectez sa gloire, et surtout l'équité :
 Non ; du sénat romain gardez la dignité.
 Cet insolent pardon n'a rien de magnanime :
 Si Pison fut coupable, on vous demande un crime
 Envers les saintes lois dont vous êtes l'appui ;
 Et, s'il est innocent le crime est envers lui.

SCÈNE V.

TIBÈRE, AGRIPPINE, CNÉIUS, SÉNATEURS,
 LICTEURS, GUERRIERS.

CNÉIUS.

Sénat...

TIBÈRE.

Venez, Cnéius ; joignez-vous à Tibère ;
 Défendez avec moi l'honneur de votre père :
 Celle qui l'accusait ose lui pardonner,
 Tandis qu'ailleurs peut-être on veut l'assassiner.

AGRIPPINE.

Moi ! grands dieux ! moi, Tibère ! Ah ! faut-il me défendre ?

CNÉIUS.

A vous justifier pourquoi daigner descendre ?
 Le nom seul d'Agrippine interdit le soupçon,

Et vous ne craignez pas les secrets de Pison.
Mais vous, pères conscrits, vous devez tout connaître ;
On vient de m'arracher du toit qui m'a vu naître ;
J'entends partout les cris de ce peuple égaré,
Partout le nom d'un père aux insultes livré,
Partout Germanicus, Agrippine, vengeance,
Pison!... Sur l'empereur on garde le silence.
J'apprends que le sénat vient d'être convoqué ;
J'accours : je n'aurai pas vainement invoqué
Votre appui, la justice et nos lois tutélaires ;
Envoyez vos licteurs, vos tribuns militaires ;
Que l'accusé, couvert de votre autorité,
Sorte de son palais et parle en liberté ;
Sans délai devant vous ordonnez qu'il se rende :
Devant vous, sénateurs, que Tibère l'entende.

AGRIPPINE.

Oui ; vous reconnaissez, j'en atteste les dieux,
Contre Germanicus un complot odieux.
C'est son ombre, c'est lui, c'est moi que l'on outrage.

TIBÈRE.

Et César encor plus : mais il brave l'orage.
Rassurez vos esprits justement effrayés ;
Par moi-même à l'instant des secours envoyés...

CNÉIUS.

Des secours !

AGRIPPINE.

Qui ?

TIBÈRE.

Séjan, la garde du prétoire.

AGRIPPINE.

Séjan !

CNÉIUS.

Séjan !

AGRIPPINE.

Guerriers , c'est un jour de victoire.
 Vous n'étiez point venus demander au sénat
 De venger un héros par un assassinat.
 Eh qui peut le venger , quand sa veuve pardonne ?
 Ne pensez pas , Cnéius , que je vous abandonne.
 A de vils meurtriers opposons mes amis ,
 Et l'aspect d'Agrippine , et les larmes d'un fils.
 Le dieu se cache encor , mais je vois la victime :
 Pison pouvait subir un arrêt légitime :
 Aux lois , à la clémence on voudrait l'enlever ;
 Des secours de Séjan courons le préserver.

CNÉIUS.

Agrippine , à ces traits on doit vous reconnaître.
 Courons ; et que Séjan... Dieux ! je le vois paraître.

AGRIPPINE.

Quel est ce fer sanglant qu'ose agiter sa main ?

SCÈNE VI.

TIBÈRE , AGRIPPINE , CNÉIUS , SÉJAN ,
SÉNATEURS , LICTEURS , GUERRIERS.

SÉJAN.

Le poignard que Pison s'est plongé dans le sein.

AGRIPPINE.

Pison! par quel motif?

SÉJAN.

Vous le savez sans doute.

TIBÈRE.

Parle au sénat qui juge, à César qui t'écoute.

SÉJAN.

Je vois ici Cnéius; et vous aurez appris
Qu'une foule homicide exhaltait dans ses cris
Le vainqueur des Germains, sa veuve magnanime;
Qu'au nom de leurs vertus on réclamait un crime.
Mais les prétoriens me prêtaient leur appui,
Ils appelaient Pison; j'arrivais jusqu'à lui,
Quand déjà, croyant voir la troupe forcenée,
Pison, d'un coup trop sûr, tranchait sa destinée.
Dès qu'il entend parler de César et des lois,
D'une ame ferme encor, mais d'une faible voix :
« C'en est fait, me dit-il; la trahison m'assiége;
» Tu sais quels ennemis m'ont préparé le piège :

» On les nomme, on les vante; et, certain de périr,
 » Je leur prouve du moins qu'un Romain sait mourir.
 » Il faut, sans leur parler de crime ou d'innocence,
 » Annoncer que Pison succombe à leur puissance,
 » Leur présenter ce fer, ainsi qu'à mes amis,
 » Le porter au sénat, le donner à mon fils. »

CNÉIUS.

Donne.

SÉJAN.

« Et si l'on croyait mon trépas légitime,
 » Que Pison condamné soit la seule victime.
 » Fier, orgueilleux peut-être en ma calamité,
 » Je n'ai point de Tibère imploré la bonté :
 » Mais qu'à mon dernier vœu Tibère soit propice :
 » Pour un fils innocent j'implore sa justice. »
 Il expire à ces mots. Soit pitié, soit remord,
 Tout frémit dans la place en apprenant sa mort ;
 Des plus séditieux j'ai vu tomber la rage,
 Pareille aux flots mourans à la fin d'un orage :
 Tout ce bruyant amas, par la haine assemblé,
 Morne et silencieux s'est en foule écoulé,
 Et les mêmes Romains qui demandaient vengeance,
 Qui de Pison vivant prononçaient la sentence,
 De leurs succès honteux semblent déjà confus,
 Et vont donner des pleurs à Pison qui n'est plus.

AGRIPPINE.

César, et vous, sénat, vous venez de l'entendre :
 On attaque Pison ; Séjan court le défendre ;
 Mais Séjan n'a porté que d'impuissans secours ;
 Pison n'est plus, lui-même il a tranché ses jours ;

Séjan seul est témoin de cette mort si prompte ,
Des discours de Pison, Séjan vient rendre compte ;
Pison, nous dit Séjan, parle de trahison,
Et Séjan tient le fer qui poignarda Pison.

TIBÈRE.

Aux leçons du malheur Agrippine indocile,
Commence à fatiguer ma bonté trop facile,
Et détourne avec art des soupçons odieux,
Quand le sénat sur elle ouvre déjà les yeux.
Séjan m'est nécessaire ; et qu'aucun ne l'ignore :
J'honore un tel ministre, et prétends qu'on l'honore.
Quant au vœu de Pison, sans peine j'y souscris ;
Cnéius a des vertus dont je connais le prix :
Que d'un malheureux père il garde la fortune ;
Plus d'orageux débats, de recherche importune.
Pison long-temps encore aurait servi l'État,
S'il avait mieux connu l'équité du sénat.
D'un crime, je le sais, Pison fut incapable.

CNÉIUS.

Vous vous trompez, César ; mon père était coupable.

AGRIPPINE.

Cnéius, après sa mort osez-vous l'outrager ?

CNÉIUS.

Écoutez, Agrippine, avant de me juger.

SÉJAN.

Ah ! s'il eut des secrets, pouviez-vous les connaître ?

CNÉIUS.

Aussi bien que Séjan connaît ceux de son maître.

TIBÈRE.

Seriez-vous un ingrat? M'insultez-vous, Cnéius?

CNÉIUS.

Mon père était coupable, et Tibère encor plus.

AGRIPPINE.

Ciel!

TIBÈRE.

Moi!

SÉJAN.

César!

CNÉIUS.

César. Oui, Tibère, vous-même.

Hélas! j'accuse un père: on verra si je l'aime.
 Agrippine à mes pleurs l'avait enfin rendu;
 Mon père, en l'apprenant, égaré, confondu,
 De la mort d'un héros s'est déclaré complice:
 Tibère commanda l'horrible sacrifice.
 Demain Pison lui-même aurait tout révélé:
 Tibère le savait, Pison s'est immolé!

AGRIPPINE.

Quel abîme!

SÉJAN.

Imposteur...

CNÉIUS.

Ministre nécessaire,
 Avez-vous supprimé les ordres de Tibère?

SÉJAN.

Que prétends-tu ? la mort ?

CNÉIUS.

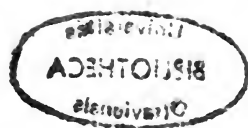
Je ne sens point d'effroi.

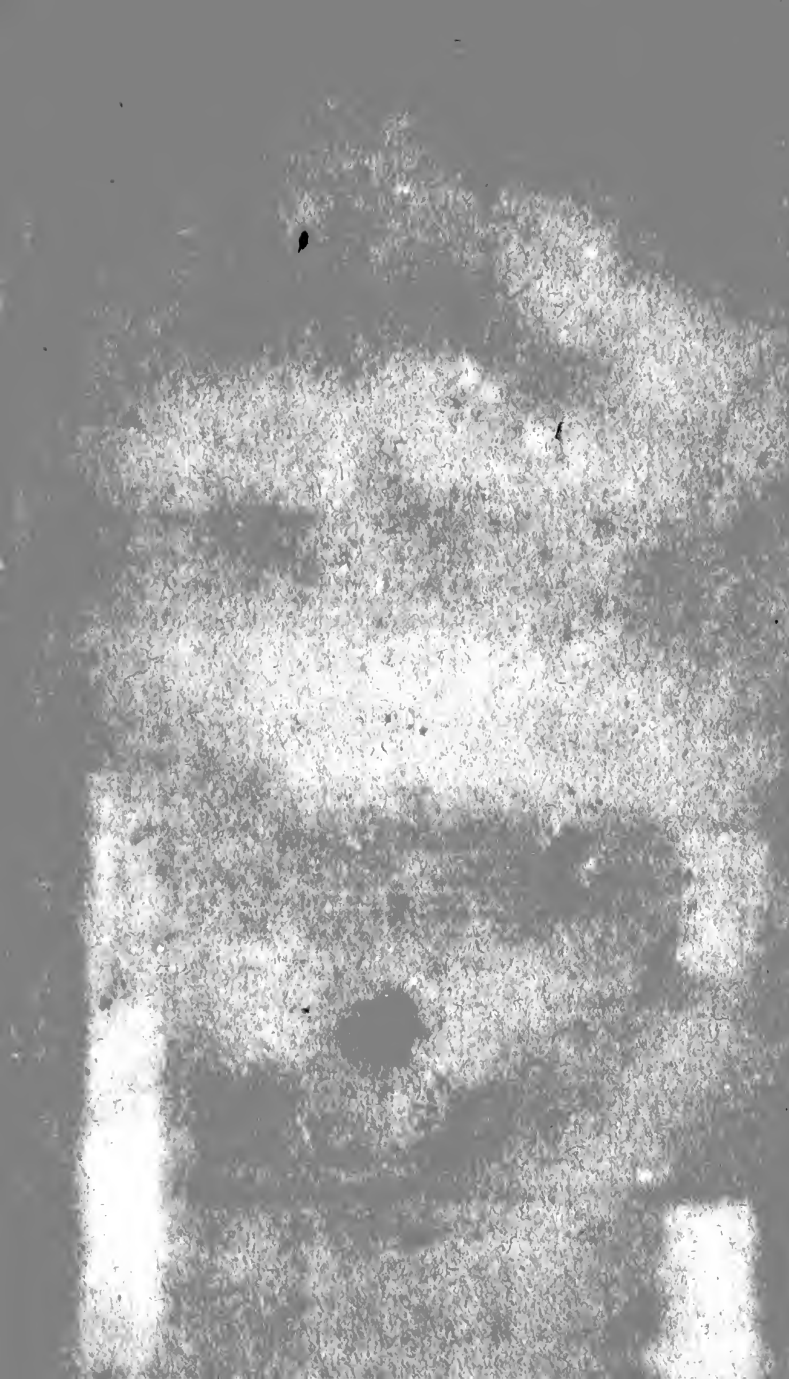
César est immobile , et calme ainsi que moi.
Vous tremblez , sénateurs ; attendez en silence
Que César d'un coup-d'œil vous dicte ma sentence.
Et toi qui , dans un cœur de crimes déchiré ,
Savoures le tourment que tu m'as préparé ,
Tyran profond , mais vil , honte et fléau de Rome ,
Eclipsé dans ta cour par l'ombre d'un grand homme ,
Quand , de tes attentats ministre infortuné ,
Pison par son complice expire assassiné ,
Tu m'offres des trésors teints du sang de mon père !
Garde pour un Séjan les faveurs d'un Tibère.
C'est le prix des forfaits ; je ne l'accepte pas :
Rien de toi , rien , César ; pas même le trépas.
Un sort plus glorieux doit être mon partage.
Le poignard de Pison , voilà mon héritage.
Ce fer me suffira. Tu pâlis , malheureux !
Va , je te le rendrai teint d'un sang généreux ;
Un autre aura l'honneur de venger tes victimes ;
Séjan respire encor ; tu puniras ses crimes :
J'ai vécu , je meurs libre , et voilà mes adieux.
Il est temps de placer Tibère au rang des dieux.

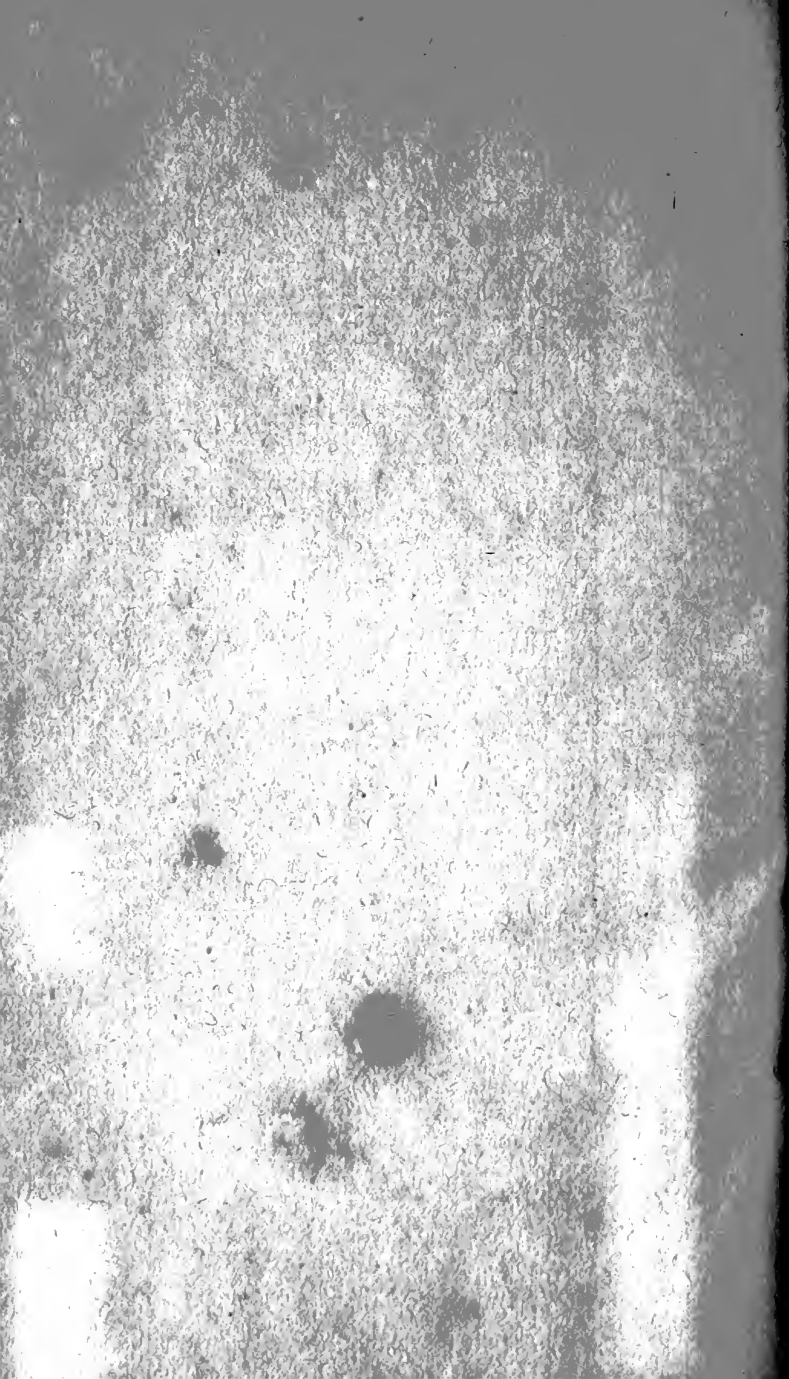
(Il se tue.)

FIN.















La Bibliothèque
Université d'Ottawa
Échéance

The Library
University of Ottawa
Date due

~~24~~ 24 MAR '84

~~31~~ 31 MAR '84

15 JUL '84

~~16~~ 16 MAI '84



a39003



002382157b

CE PQ 1966

.A77 1819

COO CHENIER, MAR TIBERE.

ACC# 1216931

